

Bain prolongé

Jean-François Magre

Chapitre 1 : Le poids

J'ai un poids qui ne cicatrise jamais, une sensation d'autant plus aiguë et constante qu'elle n'émane pas d'un corps qu'on peut montrer et toucher du doigt, pas de blessures ou de dégénérescences, de ces tourbillons cautérisés qui bouleversent les tissus, le poids pèse impunément, cela ne peut être l'œuvre d'une tumeur, même maligne. Des hommes entrent dans ma chambre en rêve, ils sont vêtus de blanc des pieds à la tête, je peux le percevoir malgré la nuit, les yeux fermés, emmitouflé dans mon lit, ils m'entourent, je les sens très proches, ils posent leurs mains sur moi, ils me retournent avec précaution pour ne pas me réveiller, je fais semblant de dormir, leurs instruments que je devine chromés piègent parfois un rayon de lune, ils tintent discrètement dans le silence, la courbe fugace du reflet sur le mur ne me renseigne pas sur leurs mouvements, mes draps froissés délimitent un champ opératoire en bataille, leurs palpations méthodiques, professionnelles, ne m'empêchent pas de craindre une erreur, je me mets à douter sérieusement qu'ils puissent dénicher le poids et m'en soulager. On pourrait me charcuter des pieds à la tête, m'explorer de fond en comble, on ne trouverait rien. On me conseillerait sûrement de faire plus d'exercice. Le poids jouit d'une immunité que jalouse-raient bien des membres fantômes. On le sait, le corps est essentiellement composé d'eau, derrière celui-ci s'en profile un autre essentiellement composé de liquides frustes, de fluides serviles qui foncent aveuglément dans ce milieu qui se laisse vite envahir par les mauvaises herbes et se repose en faisant le mauvais calcul de devenir marécage afin d'en avoir les eaux stagnantes et ainsi la trompeuse tranquillité. Mais le poids veille à conserver cette agitation, il est mon véritable centre de gravité, tout polygone de sustentation tient compte de ses humeurs, elles se déplacent dans cette obscurité liante sous-cutanée, comme je l'appelle, cherchant à provoquer le déséquilibre, suivant leur instinct, me faire chuter, simultanément, la nuit et le jour. J'ai ce poids, parfois je le sens sur l'estomac, le localiser là le rend plus innocent, surtout proche d'une sortie, mais hélas ce n'est pas qu'une lourdeur. Lorsqu'il se comporte comme un trou il m'avale, comme un trou noir il crée le vide de mon univers qui n'est plus en expansion depuis longtemps, quitte à être instable j'aimerais être déchu en gaz, renoncer lâchement à la chair pour échap-

per au poids, mais cette nouvelle forme ne m'en allègerait certainement pas, ma peau ne serait plus qu'une aurore flottant en orbite autour de lui, je me retrouverais sans atmosphère, exposé à toute la matière errant dans l'espace, la moindre poussière deviendrait un dangereux projectile, ça ne ferait que l'augmenter.

Je suis sur la mauvaise pente, celle des muqueuses glissantes qui vous fait dégringoler en vous-même, tomber au fond et faire un nœud, les relents brûlent, la rumeur du trafic est omniprésente, transit ou cellules pressées, des bolides se détachent, zèbrent d'éclairs le black-out, j'ai des élancements, mes dents vibrent, on s'échange des informations dans mon dos, je sais maintenant que ce n'est pas qu'une image, le poids veille à conserver ce grouillement pour me rappeler à chaque instant que j'abrite la charogne qui fait son œuvre, je couve cette grande activité, mais il n'y a pas d'éruption, rien ne perce, on ne peut faire aucun relevé sur mon visage ou sur mon corps, dedans encore moins, ce n'est pas là, je suis soumis à des forces incroyables mais mon corps reste de marbre, rien ne semble l'affecter, il n'y a que moi qui affecte. Toutefois ce que je pense n'est pas le discours du trou, je ne l'accuse pas de me faire entendre des voix.

Mon système nerveux est tressé de trajectoires contradictoires, d'élans et de repentirs, traces d'une époque où j'étais encore en contact avec des corps de chair et de verbe, où je cédaï à toutes les attractions, lancé par effet de lasso, percuté, au dernier moment retenu par la corde au cou, modelé par différents champs magnétiques, ceux qui rendent la Terre ronde. M'endormir signifie parfois devenir une roche polie par l'écoulement de l'eau, une roche fissurée avec des cavités, des boyaux, le réseau de l'obscurité liante sous-cutanée, le bouillon de culture de l'enchantement et des cauchemars, mais je remue, je gigote, je fais preuve d'une grande souplesse quand je sais à quel point je suis pétrifié, je ne suis pas malade des nerfs, comme on dit, en ramenant justement tout au corps, pas de chance d'occlusion. Il faut oublier les repères élémentaires, on se déplace en sous-sols, en hauteur, d'un niveau à l'autre, négatif ou positif, sans jamais être dans les airs ou même à l'air, toujours ventilé, son débit contrôlé, sa température régulée, tout en assistance respiratoire, cloisons et couloirs, tout s'escamote, se meut, coulisse, les escaliers comme les tapis, prendre des ascenseurs est aussi naturel que de mettre un pied devant l'autre, les rez-de-chaussée se moquent bien du niveau de la mer, la terre est devenue ignoble, honteuse, les architectes conçoivent une ville pour invertébrés, pour moignons pousseurs de boutons, les corps n'ont en apparence pas changé, on nous dit même comment bien s'en occuper, mais je ne vois que des amas informes acheminés d'une étape à l'autre de leur transformation dont le seul but est de les faire retourner à la poussière, eux aussi ont entrepris de raboter leurs corps, de les arrondir aux angles et de couper ce qui dépasse, il faudra des millénaires comme pour toute grande mutation. De plus en plus d'obèses, j'en connais la raison, j'ai ma théorie, ils ont comme moi un problème de poids, tout vient de l'angoisse liée au rétrécissement de l'espace, de l'espérance, ils augmentent le volume de leur corps, leur ultime rempart, pour s'opposer à ce processus, mais

le poids n'est pas un allié, avec l'augmentation de leur volume et de leur masse ils n'aboutissent qu'à l'immobilisme.

Je serais prêt à vivre dans la plus sévère dictature, à ce que l'État s'occupe de régler ma vie dans ses moindres détails, d'organiser les activités de mon corps pour que je ne sois plus à m'en occuper comme de mon bien propre, je pourrais supplier le diable de me posséder sans rien lui demander en échange, je ne désire plus l'indépendance, je ne saurais plus quoi en faire maintenant, la liberté est viscéralement une ennemie bien que je trouve toujours l'idée belle, seulement inaccessible, j'ai perdu le sens de la révolte, je suis immunisé à la fois contre les convictions et la dépression, je ne veux ni repartir de zéro ni en finir, le dernier qui a parlé a raison, je ne me sens plus qu'une conscience attribuée arbitrairement. J'aspire à devenir un pur esprit, je ne mange presque rien, je ne sens ni l'envie ni le besoin de nourrir mon corps, j'y suis étranger, je n'ai pas de devoirs envers lui, il n'existe que pour me faire subir le joug du poids, épreuve sans doute décidée en haut lieu pour me punir d'un crime que j'aurais commis en d'autres temps, en d'autres mondes, tout me paraît possible, les personnes que je connaissais se sont écartées, j'ai perdu l'usage de la tendresse et leur présence s'est effacée, le poids m'a rendu lourd, j'ai commencé à faire de mauvais jeux de mot, ils ont tous fui, ils ne me seront pas rendus contre rançon, j'ai leur souvenir en consolation, on sait que je me satisfais de produits de substitution, on veille à ce que je n'en manque pas, j'ai affaire à des êtres qui ne se nomment pas, tous en service commandé, ils traversent mon appartement pour vérifier des détails et compléter avec le plus de précision possible les rapports qu'ils doivent remettre, il ne cherchent pas toujours à se cacher mais je n'aperçois jamais que quelques ombres furtives et ne sens qu'un peu d'air déplacé dans mon dos, j'aimerais en savoir plus sur eux, non pas pour les combattre mais au contraire pour me rapprocher ou tout au moins me distraire, je voudrais bien les surprendre là où ils se reposent, connaître leurs moments de doute comme je pense que cela peut arriver lorsqu'on est en mission loin de chez soi, assister peut-être à des histoires d'amour en train de se nouer, peut-être aussi qu'il n'y a rien à voir, qu'il sont aussi chien que des anges, que rien n'existe que leur travail. On m'a doté du poids, il a créé un abîme, j'y tombe, rien ne se voit, je me détache de ma peau, de l'intérieur, je ne savais plus ce qui la mouvait, je ne comprenais plus comment elle agissait et les gens se sont éloignés, ces gens avec qui j'avais construit ma vie. En revanche mes parents restent, cette statue indéboulonnable de l'ancien régime, cela fait partie du supplice.

Les mouvements me font mal, les douleurs ne m'apprennent rien, elle ne me permettent pas de remonter jusqu'à l'auteur de l'agression, pas de signes sur ma peau, rien non plus dessous, ce n'est pas enfoui là, ce n'est pas dans la tête non plus, comme on dit, il va de soi que cela revient au même. Je suis pourtant bien le produit de quelque chose, d'une multiplication bien sûr, celle de moi-même qui m'encombre à chaque âge et qui se remise sans cesse dans les garages étroits de l'obscurité liante sous-cutanée.

Il m'est facile de soupçonner mon corps d'héberger le

poids et ses fluides de constituer ce que j'appelle l'obscurité liante sous-cutanée tant l'analogie est tentante mais j'ai des doutes, je l'ai dit, on pourrait me charcuter des pieds à la tête on ne trouverait rien, chirurgiens et autres spécialistes, tous perplexes devant ce grand désossement, ce déballage au grand jour, moi y compris avant de tourner de l'œil. La chirurgie qui tranche les chairs laisse voir le blanc, celle qui tranche l'obscurité liante sous-cutanée laisse voir le noir, les instruments restent à inventer. J'ai une case vide comme on dit. Peut-être. Et même plusieurs, tout un mur de consignes, n'importe qui peut venir y déposer quelque chose, la nuit elles s'ouvrent et libèrent ce qu'elles contiennent. Il y a toujours le soir, une trêve, la tenace et réconfortante habitude de l'espoir d'une autre chance le lendemain, puis la douce somnolence, la phase d'endormissement, les orages muets d'un trop plein de visions, le moment où la bouche devient pâteuse et la pâte roc, le moment où l'eau commence à couler. Pendant un certain temps j'ai fait une série de rêves où je me retrouvais dans l'appartement de mon enfance, de ma préhistoire, dans la défroque du gamin que j'étais. J'attendais seul, peut-être en danger, que mes parents rentrent, en vain. Alors je dormais, je me réveillais, me rendormais, incommodé par la chaleur je traînais d'une pièce à l'autre dans mon pyjama des semaines malade avec la peur d'être suivi par une créature née spontanément des ténèbres laissées derrière moi après avoir éteint la dernière lampe, j'étais renvoyé à ma propre nuit des temps, de retour dans la grotte, tous les boyaux noués. Impossible de retrouver ce qu'était le dehors, je comprenais vaguement qu'il pouvait y avoir quelque chose au-delà de ces murs mais sur eux ma pensée bégayait. Arbres, collines, rivières, gens, et même les rues et les maisons, tout n'était qu'images résiduelles, persistance rétinienne de moments éblouissants mais dont l'intensité avait déjà bien faibli et sur lesquels il m'était impossible de faire le point sans les faire fuir. Le jour était loin, j'étais désemparé devant le chemin à parcourir de nouveau pour le revoir et pour me retrouver, moi, à mon âge actuel. J'étais retenu, personne ne venait. Le temps passait ailleurs, restait l'éternité, quatre murs, quatre planches. Mon petit corps me détenait, je regardais par mes yeux comme par de tout petits trous de souris, la rage me partait du ventre mais rencontrait un milieu hostile à sa propagation, elle terminait en une grimace qui ne correspondait pas sur mon visage. Les murs étaient pleins, au cœur de la roche qui était au cœur du bloc. Éveillé c'est évidemment l'inverse, je sens l'enfant que j'étais s'agiter encore en moi, non assimilé, déformé mais pas dissout entièrement, pas digéré, s'accrochant aux ruines, il ne comprend pas que je n'y vis que par obligation, il ne se rend pas compte que mon corps et moi sommes désynchronisés, lorsque j'ai mal je lui en veux mais j'ai aussi mal pour lui, j'ai de la compassion même s'il me fait souffrir, après tout nous faisons route ensemble, je me dis que je ne bouge pas comme il faut, qu'on est tous les deux victimes du poids, mais le plus souvent je le suspecte d'être avant tout son complice, collabo par inertie. J'ai de l'asthme ainsi que le hoquet, presque en permanence, je ne respire et ne déglutis plus en mesure, le poids divise mes cellules pour mieux régner, la charpente est ébranlée mais jamais ne craque,

je ne sais faire que compliqué, je ne fais pas plus mais moins par moins, les mots attendent pendant que l'idée chemine, je reste bouche bée, on me fuit, on m'a fui, mais c'est pourtant moi qu'on a retiré de la circulation.

Bienheureux ceux qui peuvent tranquillement être fous sans jamais connaître un seul instant de lucidité et qui peuvent marcher impunément vers l'oisiveté. Ma situation n'est pas aussi simple et ne possède pas cet aspect rassurant et rationnel, la réalité est là, les ombres se laissent voir, les bruits ne sont pas étouffés, il n'y a pourtant pas de souris dans mon appartement, elles ont été chassées, pas plus que je n'ai d'araignées au plafond même si j'en vois de gigantesques se cramponner aux rideaux, se cabrer dans un claquement sec pour m'empêcher de les ouvrir, je n'ai plus de chauffage en cette saison mais l'eau cogne toujours sourdement dans les tuyaux dissimulés en plinthe, ce ne sont pas les cancrelats et les poissons d'argent qui caracolent sur le carrelage et brillent comme des lames de couteaux, je n'ai pas de chien alors qu'ils sont nombreux dans mes cauchemars à quémander avec leur gueule entre mâchoire et main, j'ai des portes mais elles ne grincent pas au point d'atteindre cette sorte de barrissement qui parfois me réveille en pleine nuit.

Pour m'oublier je ne songe même pas à la mort bien que j'aie eu quelquefois l'envie puérile de sécher la vie car elle reste pour moi un cours ennuyeux, d'être dispensé de conscience par une instance bienveillante, peut-être en ai-je trouvé une maintenant. Se tuer c'est avoir la prétention de se prendre pour une explosion, on espère dans le couic ultime ramener sur elle-même son existence épuisée et refroidie par son étirement dans tous les sens et provoquer un nouveau Big Bang dans le but non pas de renaître mais de créer une onde de choc assez puissante pour ébranler et briser les personnes de son entourage, ou du moins la liaison de covalence qui vous aliénait à elles et vous étreignait, c'est avoir l'arrogance de changer leur perception du monde, de réveiller un peu du dégoût que l'on croit tapi au fond de chacun, de lui permettre d'aller au bord des lèvres, de baigner sans qu'il affleure ou ne déborde, pour qu'il se rende maître des sens. De toutes façons je n'ai plus personne à qui faire ce coup-là.

Si je le faisais. Je vois déjà. Mon enterrement, ces gens, inconnus, apparus ou réapparus, un prêtre, je n'aurais rien dit contre, moi disparu, absent, enterré, un cimetière avec une vue pas mal puisque rien ne va très haut, de jolies allées, de jolis arbres, ces gens pour moi, après chacun s'écarterait, certains se retrouveraient à la terrasse d'un café en sortant, tous auraient une vérité à mon sujet, avec le temps ils trouveraient des réponses à toutes les questions, je ne serais que ce que leurs humeurs feraient de moi. Ma tombe, je ne peux pas m'imaginer autrement que sous une croix au bout d'une jolie dalle bien bordée, autrement qu'une fois de plus roulé, travesti, crypté, je n'aurais rien dit contre. Mort d'être de l'ici-bas de l'enfer. Le suicide ne souffre pas la médiocrité car il tombe tout de suite dans le ridicule. Aucun moyen ne me semble fiable, se pendre avec sa ceinture, partir pour l'Afrique, croiser un fauve, tout est loufoque, le suicide se prépare et s'exécute comme un gag.

Pourtant, à certains moments, je n'ai jamais aussi bien

vécu qu'en ayant en tête le projet de me supprimer. Je m'imaginai avec un petit gobelet de ciguë, l'avoir à dix centimètres de moi, posé sur la table, je pouvais le toucher, elle était toute contenue dedans, je pouvais le tenir entre mes mains, penché un peu vers lui, sur la table, on m'aurait cru pensif, tenant entre mes mains une boisson réconfortante, un gobelet de thé chaud, me ramassant autour de sa chaleur, cela aurait été alors un jour de grand froid, de froid climatique, mais je voyais plutôt la scène un jour de canicule en plein été, de froid en moi, tenant ce poison dilué dans un peu d'eau tiède, cette arme dans l'attente de la décision de m'en servir.

Mais je ne me voyais pas acheter un revolver, faire les démarches pour le port d'armes, acheter les balles, refuser le holster en promotion, rentrer chez moi en tremblant, son poids dans ma poche, en sus de l'autre, le porter comme une bombe, m'inscrire au tir, éviter de lier conversation avec les autres tireurs, m'habituer à sa déflagration, à sa convulsion, peu à peu l'appivoiser ou le laisser m'appivoiser pour un jour le retourner contre un centre vital de mon corps. On pourrait croire qu'en un coup c'est expédié, littéralement cloué en soi, d'une stupeur dont on ne redescend pas.

Les nuits le poids joue contre moi, la chimie lui est favorable, toujours à me réveiller après un rêve, une alarme que je ne pourrai jamais empêcher de se déclencher même si j'ai renoncé à me secourir. Le matin j'ai l'impression qu'il y a eu une lutte, je suis mâché, issu d'un corps à corps avec un adversaire intangible, les joues brûlantes, la peau rougie, marquée par endroit, tordue, pliée, tout cela résultait d'agitations, de soubresauts, spasmes comme pugilats, mauvaises positions comme mauvais coups. J'ai ce poids qui infecte tout, il m'aliène grâce à l'asthme et il insinue son poison dans mon sang, me transfuser entièrement ne servirait à rien, le sang est sous sa coupe, c'est un de ses sbires, il l'envoie cogner dans ma tête, je le crois faire partie de la cohorte des fluides de l'obscurité liante sous-cutanée mais lorsque je le vois couler d'une petite entaille j'ai pitié de lui et de moi.

Un autre rêve, j'ai un désir, sucer mon propre sexe, frustré de ne pouvoir l'atteindre avec ma bouche, je le tranche donc net et le porte à mes lèvres mais je ne suis pas tranquille, je dois me faire très discret, je me trouve à un arrêt de bus, sur un trottoir désert mais je sens des présences, cela ne me gêne pas outre mesure, je ne me préoccupe pas non plus du sang qui coule de la blessure que je me suis infligée, il fait sombre, un temps glacial, c'est le soir, j'ai plusieurs épaisseurs sur moi, l'hémorragie époncée ne se voit pas encore, assez sûr d'être à l'abri de tous les regards je décide de sortir l'organe de ma poche, impatient, j'ouvre ma main et je vois que mon entreprise a échoué, évidemment, elle ne pouvait réussir même dans un rêve, surtout dans les miens, mon sexe est froid, pâle, translucide par endroits, de la consistance d'une méduse retrouvée sur une plage, il n'a aucun goût, il ne revient pas, je suis un peu écœuré, je le laisse glisser entre mes doigts, je ne le regarde pas tomber, il ne fait pas de bruit dans la neige.

Vacances à la mer comme sauce avec des feux d'artifices, des promenades, des bords à suivre, comme j'aimais

les suivre tout gosse, du doigt, en courant, un avion, l'horizon, l'azur, le sable, les murets, tout en séquences, les magasins les soirs sans pluie, les tableaux dans les vitrines, ignobles sans que je le sache encore, le monde croisé. Le poids, je ne l'ai jamais croisé, on ne me l'a jamais présenté, il est inscrit en moi. La table de chevet est un vieux navire. Au fond du tiroir on est au fond de la cale mal éclairée, les profondeurs abyssales de la mer juste derrière.

Je n'aime pas le bruit que fait l'argent dans les films, comment on le manipule, les pièces en sacs ventrus, crevés, ce fluide dur se déversant, le papier gueulard en tas, empoigné, froissé, fourré à la va-vite dans des poches ou d'autres grands sacs, brandi avec provocation, jeté aux visages avec les répliques, s'échappant en pétales fripés, comme frits dans la façon qu'ils ont de garder la forme que la chaleur de la main leur aura imprimée, les billets font un sale bruit dans les films, je dis cela mais enfant j'aimais ce bruit de l'argent de jeu, cousin dans l'imaginaire de celui que font les pages amidonnées d'encre d'un journal intime, je m'en fabriquais pour ensuite les manipuler, me les échanger avec moi-même, me les disputer, les user au fil des histoires inventées qui les employaient, il y en avait de différentes tailles, tous des rectangles, un cadre au feutre vert inscrit dedans, des coins enluminés de pattes de mouches, des chiffres pas forcément astronomiques rappelés un peu partout, un médaillon contenant un gribouillis, peut-être la silhouette d'un personnage illustre, je les rangeais dans les endroits appropriés, on me murmurait tendrement, *canaille*, je détestais ce mot et tous les autres en sucre, pièces en chocolat, pistolets à eau, ours en peluche. J'ai cru aux images comme si j'y retrouvais la mémoire d'une vie antérieure, peut-être celle dont on m'a arraché. J'allais au cinéma pour cela, je regarde encore la télé pour cela, mais tout est faux, je ne peux plus croire en rien, je divague, je rumine, c'est bien le mot, mais jamais rien ne part en déjection. Chez moi il y a bien l'idée d'accumulation, puisque je sens ce poids, mais il ne révèle jamais la proximité d'une sortie ni l'imminence d'une expulsion, il n'y a aucun frémissement de boyau, de contraction de sphincter, de gaz précurseur, de météorisme sous le plexus solaire, toute l'activité reste à l'intérieur, au chaud, bouillonnant, vie et mort d'une étoile puis résurrection, aussi intense, et tout derrière la peau, même pas cloquée ni déformée, rien de visible. Je rumine sans fin, sans résolution. Il ne s'agit pas d'une forme de constipation, la vraie, je la connais, je somatise par le système digestif, derrière le nombril, qui, bien qu'il soit un endroit idéal, ne cache pourtant pas l'obscurité liante sous-cutanée, ce n'est pas dans mon corps que se trouve le poids et pourtant je sens qu'il est soumis aux mêmes lois, cette pesanteur est une trace comme la puanneur, elle révèle sa présence mais il n'y a rien à suivre, où m'entraînerait-elle, de toutes façons je n'ai pas de cartes et aucune créature ne se propose comme guide et ne me dit ce qu'il faut faire, ce qui est bien et mal, un bon parasite, navigateur, je pourrais payer pour y voir encore plus clair, j'ai toujours ma valise de billets dessinés.

Anselmo Gutierrez Dande. En vain. J'aimerais retrouver ce compagnon de l'enfance né de mon imagination, acquis à ma cause bien qu'elle fût de constitution vacillante,

floue, piquetée, trouée, lui la consolidait toujours, le complément idéal, la béquille, ce personnage qui semblait se dérober aux lois de la physique et de la vie je l'ai laissé, moi, soumis à l'évolution, au changement, à la dégradation, vulnérable, je l'ai laissé et il m'a laissé le laisser sans rien dire, je l'ai oublié longtemps et il ne s'est jamais rappelé à mon souvenir. Son existence fut un jour menacée, elle s'est mise à fuir, à faire sous elle, je commençais à le tuer. Cette sorte de frère était étranger à l'obscurité liante sous-cutanée, il n'était pas non plus du genre que l'on retrouve sous forme d'une petite poche contenant des dents et des cheveux au hasard d'une appendicite, non, il était sans os, sans organes, sans bouillie, pas méchant, sans mauvais fond, sans fond, lorsqu'il mangeait lors de nos dînettes de gamins rien n'allait derrière, je n'entendais pas la nourriture tomber, il était sans fond et sans fondement, sans rebord, ce n'était pas un trou, que lumière, rien. Je me rappelle qu'il disait je avec beaucoup de difficulté.

Mes parents n'ont jamais subi d'opération, ils ne sont jamais tombés malades, rien ne les entame, je ne peux les utiliser l'un contre l'autre. Je ne sais plus qu'une chose, ils m'ont donné corps, extirpé de je ne sais quelles limbes et ils m'ont condamné aux champs de forces, aux faisceaux de contradictions, cela fait d'eux des complices, d'autres sbires qui ont brillamment accompli leur part du vaste projet. Ils forment un bloc, aucun sédiment ne pourra venir l'augmenter et aucun phénomène ne pourra l'éroder, ils se tiennent par la main, me sourient, se serrent les coudes, bras dessus, bras dessous. Enfant ils me dégoûtaient, je n'ai eu de cesse de leur cacher, je ne voulais pas être méchant, ils ne se fâchaient pas lorsque j'avais un mot plus haut que l'autre, mais plutôt un mot plus bas, inavoué, qui concernait justement les bassesses, le tréfonds fangeux de l'obscurité liante sous-cutanée, lorsque j'étais prêt à dire j'avais le bec cloué par une caresse, plus tard j'ai compris leur responsabilité et cela n'a plus suffi, j'étais méchant avec eux, donc bête, il ne fallait pas qu'ils viennent me chercher. Maintenant je n'attends plus que ce bloc disparaisse, le mal est fait, je pense que lorsque cela arrivera ce sera d'un coup, d'un seul et déchirant craquement, celui des os au dedans, les mains jointes ne seront pas déliées mais brisées ensemble.

Sommeil inquiet, veille troublée, deux phases d'un même programme, cellule et promenade en guise de boulot-dodo, quelques fois c'est le trou et d'autres le parler. Chaque matin je dois me refaire à la lumière, à la misère, même levé je n'atteins pas à la vie, indécis, un peu hirsute, déplumé, vieux petit oiseau, sortir ou rester là, volets clos, à naviguer sans scaphandre dans ce qui revient sans cesse de mon passé, j'en suis plein, encore et encore, ça se bouscule au portillon, je ne suis pas vieux mais j'ai l'impression d'avoir trop vécu, juste en terme de quantité car je n'ai rien vécu d'extraordinaire, on peut même dire que d'un certain point de vue je n'ai pas vécu, tout a la même valeur dans ma vie, je n'ai pas le temps de vivre et de me souvenir en même temps mais c'est pourtant ce que je fais, je suis incapable de fermer la vanne, ça déferle, tous moments vifs, bien nets, comme restaurés, sans tri ni ordonnancement, tout a la même valeur, suis-je donc à l'âge où l'on est mûr pour la rétrospective, je bascule en

tout cas, que restera-t-il quand je mourrai et que ma vie devra défilier en accéléré, j'aurai déjà tout vu maintes et maintes fois, qui sait sur quoi ma nostalgie se fixera aujourd'hui, maintenant. Qu'ils défilent les autres avec leurs ombres dansant sur les murs, je sais depuis longtemps que ma bibliothèque ne sert qu'à dissimuler leurs passages secrets, les livres hérissés de signets en défendent l'accès, j'ai abandonné mes lectures car je me sentais lire comme un comédien, même d'une voix intérieure, aucun écho ne me permettait d'être moi, je ne sais peut-être même plus parler, incapable de demander mon chemin si je débarquais ne serait-ce que dans ma rue, je ne tiens pas à vérifier avec les vivants, je pourrai toujours me permettre de bredouiller avec Anselmo Guttierrez Dande. Créature inaltérable mais engeance de créature de chair, son existence fut un jour menacée, il allait disparaître, il est donc devenu muet puis aveugle et enfin sourd, sans se poser la question du corps il a logiquement cessé d'exister.

Mais il peut revenir, comme tout le reste, faire partie de la longue caravane, pas un retour à l'enfance mais un recours, j'ai bêtement besoin de lui car je n'ai personne.

J'ai ce poids, cette concrétion, ma perle à moi refermé comme une huître, au contraire des reptiles je dois muer de dedans et une boule s'est formée peu à peu. Les jours passent, ils s'en trouvent encore que j'étais point de départ d'un nouveau calendrier, d'une nouvelle ère entérinant une guerre qui n'aurait pas eu lieu mais que j'aurais gagnée, cette victoire ramène quelques espoirs, une nouvelle fois je veux dérailler, me désaxer, partir en roue libre mais bientôt le mouvement finit par être brisé, je me retrouve mis au pas, quelque part on accorde les rythmes et on plie le temps. Je ne réagis pas à l'arrivée des beaux jours, ils sont là, leur lumière de plus en plus vive, leur chaleur m'entoure mais la joie ne rentre pas, du moins rien ne me pénètre pour que la joie sorte, je retiens tout, la gravité faramineuse du trou noir. Je me représente l'année comme une sorte de grand 8 mais en plus simple, un circuit de forme circulaire mais avec un ubac abrupt qui pointe vers Noël puis un long tunnel qui débouche en bas sur le grand ventre de l'été, le royaume des ombres.

Je n'étais pas méchant avec Anselmo Guttierrez Dande, de toutes façons il n'était pas du genre à renvoyer les coups. J'aimerais entendre sa voix, le savoir écouter, le sentir voir, m'écouter, me voir. Un jour j'ai commencé à le trahir, à me méfier de lui comme des autres, je parlais vite, le plus vite possible pour, m'imaginai-je, répondre avant lui, par crainte de ce qu'il pourrait révéler, mais je ne parlais qu'avec des mots et non avec les gens. Je perdis pied dans ma propre peau. Comme j'aimerais rouvrir mon compagnon d'enfance muré, enfoncer la croûte devenue épaisse avec le temps, gratter la terre, dégager ses yeux fermés, sa bouche, ses oreilles, tout son visage qui m'attend. Mais où se trouve-t-il, pas de carte, juste un point, le poids, il se réveille vite et me fait couler à nouveau.

J'ai aussi mon rêve de la ligne de flottaison. Flotter, c'est-à-dire ne pas couler, mais flotter en dessous de la ligne de flottaison, attaché par de robustes cordages sur la coque d'un navire inconnu, il trace sa route, il a son cap, je suis maintenu sous cette ligne, subissant le roulis, le fracas des vagues qu'il fend, la tête sous l'eau la plupart du

temps, reprenant à peine mon souffle dans de rares incursions dans l'air perlé d'eau, rien d'autre que l'horizon. Il ne faut pas croire que les rêves sont un monde mystérieux bien à part dont les clefs nous échappent encore, ni même la part la plus déchiffrable et accessible de ce monde, encore marquée par les lois d'ici-bas, de l'ici-bas de l'enfer, au contraire, ils ne sont qu'une des nombreuses armes d'une stratégie de siège, cauchemars ou beaux rêves, de ceux que me souhaitaient mes parents au coucher, ils ne sont que propagande destinée à abattre le moral en l'attaquant frontalement ou bien en l'enjôlant pour le rendre encore plus vulnérable, ils ne sont pas mystérieux, ils ne sont pas ailleurs que dans le corps, au contraire de l'obscurité liante sous-cutanée.

Je dis obscurité liante sous-cutanée, il y a donc une peau, celle qui se forme quand le lait bouilli refroidit, celle sur laquelle on tape quatre-vingt fois par minute, j'ai toujours eu le pouls très régulier, sur cette peau poussent des poils, très drus, très noirs, très piquants, je sais que j'aurais beau les couper il y aura toujours quelque chose sous cette peau qui les fera repousser.

Je commence à en rêver. Il dort dans une pièce assez grande et saine. Réveillé aussitôt par une présence, il y a bien un bruit, de l'eau qui goutte, trop près, mais rien pourtant qui fasse penser à une silhouette debout dans le noir, l'œil ouvert définitivement, l'œil glauque d'Anselmo Guttierrez Dande, enseveli dans mes rêves anciens, s'économisant de voir, elle caresse le sable au pied de son lit afin de lever une armée de scorpions, qui veut en prendre une poignée obtient inmanquablement un poing animé du désir de frapper.

J'ai un poids qui n'éclôt jamais, ainsi n'est-il pas promis à faner et à tomber, il ne s'agit pas de celui qui s'affiche sur la balance mais des questions qui sont là, à peine intelligibles, je mâche mes mots, l'articulation grince. Les égratignures sont bien là, sur les phalanges ou ailleurs, je caresse leur relief qui me démange un peu, je laisse le temps faire, personne pour me voir, je ne me blesserai pas à creuser pour déterrer Anselmo Guttierrez Dande, je ne le ferai pas avec mes mains.

Chapitre 2 : Christine

Tangage, roulis, zénith, clapotis, du vent sans nom, les petites turbulences de onze heures zéro un, je profite des parfums, de la lumière, je regarde sa source en face et d'une seule lame je me laisse laver des couleurs et des détails, des aspérités de ma vie courante, qu'il est bon d'être une fleur coupée, baladée dans un soliflore d'une fenêtre à l'autre, toujours choisie en fonction du meilleur ensoleillement, d'être débarrassée de son écheveau de racines qui nous retient en terre.

Christine s'est posée, elle ne fait rien d'autre que déglutir, respirer, palpiter imperceptiblement, elle porte son attention là-dessus au risque d'en oublier le reste, elle sent sa gorge se contracter et la salive disparaître derrière cette

contraction, elle s'est assise à la table sans le projet de boire un café, sa mère vient d'en préparer, elle la regarde et s'interroge, elle doit penser à ce qu'elle lui a dit que je n'ai pas entendu, elle s'occupe tout de suite de passer l'éponge, il est un petit peu plus de onze heures, elle ne connaît pas les muscles du cou, tout ce qui permet justement de déglutir, le diaphragme, le nerf phrénique si souvent chatouilleux, toujours inquiet, il m'en a donné des hoquets, la surface apparente de la toile cirée est perlée de gouttes grasses, quelques croûtes ça et là, aucune n'est trop zélée, elles ne vont jamais jusqu'à soulever le dessous de plat ni même le gros vase dans lequel des bouquets ont si souvent croupi, des guêpes volettent attirées par l'unique et surdimensionné pot de confiture toujours ouvert, une cuillère au long manche a fini par y sombrer, le pain de mie grillé s'est d'abord refroidi puis s'est ramolli, il s'est rétracté, gondolé, quelques odeurs tardent à s'exiler, leur instinct de conservation les tient loin de la fenêtre, elles auraient vite fait de s'évanouir à l'air du dehors, disloquées par le moindre souffle, Christine est encore paresseuse, ses talons creusent le sable jusqu'à l'humidité, deux petits tas se forment dans l'arrondi de la plante, leurs sommets sont ornés de multiples alvéoles microscopiques, sa mère se demande quel animal pourrait laisser de pareilles empreintes puis passe grossièrement l'éponge car chaque repas pousse les restes du précédent, le prochain est déjà lancé, la cuisinière rajoutera bientôt un peu plus de chaleur à cette journée, le haut-parleur donne les départs, onze heures zéro sept, onze heures onze, elle étend ses pieds sous la table, glisse un peu sur sa chaise pour qu'ils dépassent juste assez de la pénombre de la pièce, elle regarde en direction du même point que moi, il s'agit bien du vrai soleil intime que dessinent les enfants au-dessus des maisons, ce rond qui semble parfois si étranger au jour, comme peut en effet l'être une étoile, on le laisse suspendu pendant que l'on s'affaire ailleurs, à la fois loin et proche, à le voir comme cela on ne peut croire qu'il est la source de la canicule qui étouffe la ville, il ne peut pas être celui qui commande aux vagues de chaleur et aux excès de lumière, je le sais innocent mais assez faible pour subir l'ascendance de ces deux fléaux qui combinent parfaitement leurs actions nocives dans notre espace aérien. Christine pense comme moi. Nous regardons juste le soleil frais d'une matinée douce, nous le regardons en même temps mais je ressens mon regard comme une émission d'un astre ancien, éteint après avoir trop brillé depuis des milliards d'années, un regard qui semble avoir parcouru cette distance astronomique pour atterrir ici, chez elles, constater que le linge étendu la veille au soir sur la terrasse exigüe est déjà sec. Christine décolle son bras de la table pour se gratter l'oreille, tout est possible dans la tête, elles sont muettes, à quoi pense sa mère maintenant, elle regarde juste par-dessus les toits, non pas pour voir le ciel mais pour respirer par-delà l'imposant immeuble d'en face qui se balance dans la vitre de la fenêtre, doucement ivre, elle se fait une raison, se rejoue des scènes pour elle-même, arrange éventuellement ses propos pour que la situation tourne à son avantage, en secret, elles font cela toutes les deux. Bousculant la brise surgit une bourrasque, la fenêtre claque, l'immeuble chancelle mais il lui

en faut plus pour disparaître, il se rétablit sitôt que la fenêtre s'immobilise, quelque chose remue dans le sable, les princes charmants ne se dissimulent pas sous l'aspect d'un crabe ou d'un oursin, la mère songe à balayer puis sort du réfrigérateur une bouteille de jus d'orange, elle en sert mollement un verre à sa fille et la laisse boire, Christine porte en effet le verre à ses lèvres, rejette sa tête en arrière et regarde le plafond, son regard ricoche alors contre le plafond, la fenêtre cogne, souffle l'immeuble, elle pose le verre sur la toile cirée, il ne produit aucun son, elle peut suivre le cours du jus d'orange qui marque ses entrailles de son passage frais, elle le perd de vue lorsqu'il atteint la température du corps, d'autres caméléons survivent dans cette jungle, un frisson s'élève, sa peau s'exclame, elle grandit un peu, le fil de fer rougeoie sur la terrasse sans brûler le linge, des signaux tout neufs, les pigeons font du rase-mottes au-dessus des rails, la grande verrière de la gare fait office de volière, son ventre gargouille, une brèche s'est ouverte, pas qu'une, un petit tendon craque sous son genou, les coudes commencent à lui faire mal sur la table, les fesses aussi sur la chaise raide, leur propre immeuble tourne dans les vitres des appartements d'en face, la suite des longs balcons croisent la ligne de chemin de fer qui passe derrière, je ne vois rien, les veines tapent et se décroisent, en effet, les jours de grande chaleur le sang remonte à la surface, tourne comme un lion en cage alors que l'hiver il reflue vers le cœur, engorgé il finit par chavirer, mais il fait encore bon, le soleil se tient à l'écart, leur appartement aussi.

Christine couche actuellement dans une chambre qui fut la sienne et qui a tout l'air maintenant d'une chambre funéraire avec tous ces petits objets toujours merveilleux quand on les redécouvre sans qu'ils ne recouvrent tous leurs sens. Elle se permet de temps à autre d'intervenir dans cette disposition, de violer sa sépulture, privilège des momies qui s'ennuient, elle n'est pas tenue au droit de réserve des explorateurs, les anciens volumes de son journal interminable ne sont pas restés longtemps dans l'ombre de leur cachette, ce matin, tardant à se lever, elle l'avait ouvert à une page. La date n'a pas d'importance, c'est ancien, le journal transforme tout en ancien et en minéral, il est strates et courbes de niveau. Christine continue de l'écrire, sans doute pour ne pas abandonner quelque chose de plus, quelque chose qui plonge trop loin, cela reviendrait à se priver à tout jamais de mémoire, à se lobotomiser presque, elle se trouve assez zombie comme cela. Le volume en cours est dans sa valise qui est ouverte mais pas déballée. Elle écrit pour plus tard, à ce qu'elle sera dans le futur, elle écrit maintenant, du chaos où elle est, à elle-même dans un pays lointain, le futur, forcément joyeuse puisque n'existant pas encore, ce sont les lignes fuyantes de sa perspective de vie. Des cahiers et des cahiers de brouillon, ils ne coûtent presque rien. Personne n'a lu son journal, avec lui elle entretient une part irréductible de solitude et de singularité absolue, elle ne le tutoie pas, ce n'est pas un confident, c'est un médium dont elle espère pourtant qu'il restera ignoré de tous. Je n'ai jamais pu tenir un journal.

Elle a vite senti que son âge ne représentait pour sa mère qu'une liste de tâches et de responsabilités qui s'al-

longeait d'année en année. À l'adolescence, des interrogations et des inquiétudes vinrent noircir les marges de cette liste. Qu'en savait-elle si sa fille était tellurique, terrestre ou seulement terrienne. Christine écrit pour retrouver quelque chose d'élémentaire, elle fouille ses origines en vain, pas de terre, pas d'eau, pas d'air ni de feu, pas de racines apparentes, pas d'arbre généalogique, l'impression de vivre après ce qui aurait pu la concerner, témoin d'un fait dont le souvenir se dilue dans l'attente d'une audience. Il y a de nombreuses pages qui décrivent ce que représentent métaphoriquement pour elle les racines, elle ne trébuche pas dessus mais s'imagine plutôt coupée d'elles, amputée, les contemplant entassées en fagots, bien ligotées, ou traînant derrière elle comme un vieux balai de bruyère.

C'est le même effroi lorsqu'à chaque fois qu'elle retire le drap elle aperçoit son matelas encore un peu plus griffé au niveau de sa tête. Elle se rappelle alors que du fond de son lit jusqu'au banc de l'école il n'y avait que des murs limitant sa vue et lui indiquant le chemin à suivre. Ils s'emboîtaient les uns dans les autres, se déguisaient en couloirs, rues, passages, tout, du sol au plafond, lui semblait fait d'une même matière, le plâtre dont elle avait retenu la lugubre consonance. Lorsqu'elle crevait le cœur des fleurs de la tapisserie c'est bien du plâtre d'un blanc éclatant qui en sortait, elle le recueillait dans ses petites mains sales qui se grimaient en petites mains de poupées et l'entreposait dans des godets ou des petits sachets. Parfois elle s'en recouvrait le visage et s'admirait devant le grand miroir de sa mère, elle se plantait ensuite devant elle les yeux ronds comme des billes et attendait qu'elle la berce. Il y avait bien quelques fenêtres à l'école, des grandes pour regarder à travers mais trop hautes, hors de portée dans un épais et vaste mur. Sa maîtresse rencontrait sa mère, elles parlaient puis leurs visages se retournaient vers elle et la toisaient. Elle rêvait en cours de géographie, avant midi, qu'une des portes au fond du grand cloître, toujours close, donnait sur un couloir sombre et étroit qui arrivait, par une issue inconnue d'elle, dans la cuisine où sa mère était en train de préparer le repas, elle s'imaginait la surprendre dans les moments où son visage avait une chance de s'adoucir. Le soir, en s'endormant dans cette chambre, elle rêvait encore, de son quartier entièrement déserté, elle y voyait bien car la nuit ne manquait pas d'étoiles et les petites lunes de l'éclairage public étaient en nombre suffisant, une certaine légèreté lui permettait d'aller et venir de la cave au trottoir, pieds nus, enveloppée d'une douce chaleur, et de faire le tour du pâté de l'immeuble sans jamais trop s'éloigner car il n'y avait plus de lumière dans les rues avoisinantes et peut-être même plus les rues. Le ciel noir relevé par quelques nuages argentés glissait sur la voie des cheminées. Tout le monde avait quitté le quartier le soir comme on quitte une usine. Elle pouvait se promener sans témoin mais toutefois se tenait éloignée des halos clairsemés. Elle rentrait dans le salon de coiffure du bas de l'immeuble, on avait oublié de verrouiller la porte, le traversait sans faire de bruits pour atteindre un ascenseur caché derrière une grande tenture, il l'emmenait à différents étages, dans de somptueux appartements où se donnaient des réceptions dans lesquelles on ne disait

mot, pas une lumière, un congrès d'aveugles et de muets, la fumée des cigares préférait elle aussi rester sur place et formait un nuage opaque plutôt que de s'échapper par les grandes fenêtres toutes entièrement ouvertes mais ne donnant sur aucune profondeur. Elle ne pouvait pas réellement entrer dans ces salles pleines de silhouettes immobiles dans la chaleur de l'or, le climat penchait vers l'orage, elle n'était qu'en chemise de nuit. Elle voulait parler à son petit doigt mais sa bouche refusait, elle obéissait à quelqu'un d'autre, ils se regardaient alors longuement. Elle a cru longtemps qu'il y avait du plâtre sous le revêtement goudronné des rues. Elle ne s'est jamais donné la peine de connaître le nom des plantes. Cette chambre reste l'endroit où elle gardait le lit lorsqu'elle était malade ou feignait de l'être, elle manquait plusieurs journées d'école et elle manquait la vie. Elle regardait les gens aller et venir sous sa fenêtre, privés de sons, elle y est restée longtemps collée, jusqu'à marquer les vitres du sceau gras de son front, les gens n'évoluaient pas dans un aquarium et n'étaient pas chargés de la distraire en passant devant elle, la réalité n'était pas de son côté. Elle se sentait morte, ici ou dehors, elle hantait alors l'appartement vide pendant que sa mère travaillait, la vie s'écoulait ailleurs, les objets ne dansaient pas une fois les chats sortis, ils restaient obstinément inertes et contondants, graves et ridicules, tous taillés dans le même néant plâtreux.

Elle a étendu ses jambes en confiance, elle n'explore pas le fond d'un lit étranger, ses pieds nus cherchent la compagnie du soleil qui lui rend le petit service de les lui réchauffer, ils reposent sur l'angle arrondi des talons, cela lui fait un peu mal au bout d'un petit moment, elle a son jus d'orange dans le corps, elle le sait à l'horizon, au bout de la voie, en transit si j'ose dire. Mais partout la peau, les muscles se réveillent, le spectacle évoque un amoncellement de raies revenant à elles après avoir échoué sur une plage, déjà ce matin elle s'était réveillée brusquement à cause d'un rêve qu'elle soupçonne prémonitoire. Elle s'est dressée, dans ce mouvement le rêve resté collé à l'oreiller s'est étiré jusqu'à devenir presque transparent mais sans se rompre, du lit à la petite table, où traînent toujours des feuilles volantes, il s'est distendu, se perdant un peu en route, il s'agissait justement d'une route contaminée d'un côté par les ténèbres d'une forêt sourdement vivante et longée de l'autre par un immense champ couvert de végétaux touffus non identifiables au milieu desquels s'élevait une grande bâtisse heureusement éclairée avec une silhouette silencieuse à chaque fenêtre sauf une, elle était accroupie dans le ruisseau au bord, les pieds dans l'eau, elle écoutait les tiges dures frotter leurs bois sans rien apercevoir de ces combats, yeux ouverts ou fermés elle n'avait que cette rumeur étouffée de ruisseau qui la traversait, suivait les ramifications d'un corail mort comme la moelle dans les os. Ses chairs s'ouvrent maintenant à tous vents, elles claquent, elles frémissent, elle reste impassible, assise devant sa tasse vide, le soleil gagnant la table, ses bras croisés ne tentent pas de retenir les organes pressés de se déplier dans l'espace, elle jette le lest pour prendre de l'altitude, les cellules de l'intérieur réagissent très étrangement à la lumière et à l'air vif auxquelles elles sont exposées pour la première fois, ces bau-

druches une fois mûres se pressent de rejoindre le plafond pour éprouver la sensation toute nouvelle d'y coller leurs joues, cette accumulation ne tarde pas à éclater en orage, quelle joie alors de recevoir la première précipitation de soi, une pluie rafraîchissante, même si elle n'est pas d'eau pure loin de là, en cette journée qui voit sa température monter de plus en plus je vois aussi les réseaux brouillons, noueux, les replis roses qui menacent de se dessécher rapidement, des mécaniques grêles et imposantes, des faux départs et des accidents, un édifice surchargé, des kilomètres en trop, des secteurs disproportionnés par rapport à leur fonction, des zones en friches, des contentieux caoutchouteux, des grosseurs excentriques, une guérison en marche, des enzymes et des glouglous, ça se déballe, se délie, se défrise, fibres, nœuds, et au milieu de tout ce bazar le cœur aveugle, hypnotisé par sa propre pulsation binaire, pressée, la convulsion fossile d'un traumatisme originel, elle nous rappelle que nous ne sommes jamais immobiles, toujours tressautant, le hoquet systématique d'une machine en circuit fermé, c'est le petit mouvement perpétuel de l'homme.

Il faut donc balayer à onze heures et demie. Les mouches marchent, évitent les mains qui pourraient se refermer sur elles, leurs pattes fouillent le sable à la recherche de quelque fraîcheur, j'essaie de ne pas trop les déranger, le vent fait vibrer les arêtes, la mère n'a décidément pas envie de balayer, elle s'essuie le visage, assise devant le torse vide de sa fille. Je me souviens de notre première vraie discussion, je ne sais plus où, nous badinions sur l'idée que le corps soit essentiellement composé de liquides, je lui avais dit que nous étions des bombes à eau, elle avait ri, bien sûr, la voilà acquise me disais-je, me voilà donc perdu semblais-je entendre en écho dans ma carcasse, ce trait semblait avoir eu pour elle une résonance particulière, il impliquait que nous partagions une dimension cachée, une vérité à peine déguisée sous l'ironie, nous nous percevions effectivement comme des poches remplies de cette eau, limpide et pure comme du vide se hasarda-t-elle à avancer, sombre et trouble pensais-je, comme cette obscurité liante sous-cutanée dont je n'avais pas encore osé lui parler, pourtant je me sentis vite assez galvanisé et ne tardai pas à lui exposer ma théorie, elle parut curieuse mais prit tout cela avec l'humour que je n'avais pas eu ce qui m'offusqua quelque peu, je sentis bien que je devais prendre son amusement pour une indulgence, qu'il fallait que je renonce à monter sur mes grands chevaux si je ne voulais pas qu'elle m'envoie à la face ses doutes sur ma santé mentale. Et puis elle a eu cette phrase, *tu dis que l'obscurité liante sous-cutanée ne se cache pas derrière ton nombril et pourtant tu ramènes tout à elle*, je n'ai pas su lui répondre, j'ai ressenti le vide que je lui prêtais s'abaisser comme un rideau, mes propos en avaient révélé l'ampleur, je retrouvai de nouveau la détestable sensation d'être seul sur scène sans jamais avoir voulu y monter, isolé du public et du reste du monde par la chute brutale de ce rideau, incapable de rassembler la langue de ce monde, mon désir de l'impressionner n'avait pas réussi à trouver la matière d'une réponse et ne ramena de son périple dans mon esprit troublé qu'imprécisions, bafouillages, approximations, hiatus, erreurs, embrouilla-

mini, mots en vrac. Dans la discussion son pied était venu buter contre le mien, il en est resté là, j'aurais pu animer le mien à mon tour, l'animer d'intentions, mais je ne fis rien car tout semblait être dit, depuis nous continuons de nous voir comme si nous laissons quand même faire les choses, par pure forme, l'idéal serait de lui dire en face que je veux rompre, non pas une relation amoureuse hypothétique, fût-elle platonique, mais l'emprise des habitudes, m'échapper de leurs mâchoires, mais je n'ai pas assez de courage pour abandonner la politesse, les masques, les formes, tous ces corps encombrants, je ne peux rien faire, je caresse dans le sens du poil, j'assiste à mes réflexes sans mot dire, il faudrait sans doute que je lutte, mais je ne lutte jamais, avec le poids je suis incapable d'initiative, je ne me retiens pas dans la pente, je ne la remonte pas, l'idéal serait de faire ça à sa mère en même temps comme pour m'adresser à Christine complètement. Cette femme me répugne, à chacune de mes visites c'est le même rituel, elle s'écarte pour me laisser pénétrer dans le salon avec ce geste réflexe d'invitation, ce bras suspendu devant la petite arcade qui fait communiquer le couloir et la salle de séjour, ce bras ankylosé qui semble émerger d'un marais avec cette main à peine ouverte, même plus réveillée par le mouvement, je revois les motifs immondes de sa robe, la croûte noire qui affleure de la doublure retournée de ses vieux chaussons dont tout l'arrière est écrasé par la corne de ses talons, ses vieux collants et ses mèches plus brunes pendant comme des langues mal contenues par son chignon, je revois aussi la honte silencieuse sur le visage de sa fille, je me penche donc pour la saluer, elle y a pris goût la garce, je fais tout pour qu'elle trouve que je suis un garçon bien alors que je voudrais qu'elle se morde les doigts de m'avoir fait rentrer, je suis dressé à saluer et à être poli, je peux même servir d'assistant de politesse pour les autres, leur éviter le moindre effort, j'admire ceux qui affichent leur mépris et le distribuent comme des gifles, mais je ne fais que prendre un siège et accepter une liqueur sirupeuse dans un verre sale. Je le dis, j'aimerais avoir leur peau, à toutes les deux, la brandir, l'empoigner comme un drapeau défait et soyeux ramassé après la bataille, les avoir pour ne pas qu'elles m'aient.

Midi. Christine se détend, puis se retend aussitôt, depuis quand ne s'est-elle pas sentie apaisée, il y a toujours la violence en elle, tout ce qu'il y a dans sa tête, sa mère sent une lourdeur, Christine fixe l'extérieur, l'immeuble en face, la chaleur est maintenant bien installée, elle a du mal elle aussi à imaginer une source ponctuelle, elle pense plutôt à une chape, à l'édredon du lit de mort de la vieille grand-mère, à la serviette mouillée qu'on enroule autour des prisonniers qu'on torture. Elle est définitivement égoïste, il n'y a que moi qu'elle pouvait entraîner à l'écouter, à son âge déjà l'égoïsme ne passe plus, il se chronicise, il se fait oublier, passe dans le sang et régente tout, je la laisse se perdre dans ses discours, s'étourdir, croire en une solution, elle est complètement sous le joug du tyran. Elle me parle mais, bien sûr, elle ne s'adresse pas à moi, elle argumente devant un jury imaginaire, improvise une plaidoirie interminable, ceux qui l'accusent se sont tus et se sont retirés depuis longtemps, ce n'est pas une majorité absolue qui dit je mais plutôt une majorité relative.

Elle se lève brusquement, rattrapée par une obligation, tout se rétracte dans ce sursaut, son corps est revenu à sa forme initiale pour la conduire à l'évier, elle lave vite son verre, sa tasse puis referme le robinet, Christine attend que l'écho d'un tonnerre lointain lui parvienne du fond de l'évier pour la tirer de sa rêverie, ce rot lui rappelle qui est le maître ici, elle s'empresse alors de remettre les assiettes sur l'égouttoir, son bras accroche les ustensiles qui dépassent du pot dans lequel ils séchaient, ils versent dans l'évier, ravis, elle peste contre eux, de retour dans la pénombre fraîche de la cuisine.

Treize heures trente. Comme chaque jour, penchées au balcon, elles regardent attentivement leur rue tout en bas, à cette heure on peut observer quelques mouvements entre leur immeuble et celui d'en face. Elles regardent les voitures tourner avec précaution à l'angle et glisser lentement le long des deux trottoirs qui finissent par buter sur les voies de chemin de fer. Les voitures finissent aussi par buter, certaines roulent si doucement qu'elles s'arrêtent en plein milieu de la rue et obligent les suivantes à faire de même. Tout le monde s'endort, personne n'en sort. La rue du sommeil, c'est le nom qu'elles lui ont donné, quiconque y pénètre tombe dans la torpeur du foyer. Christine lève les yeux, le désir vient encore de faire des éclairs en elle. Le train mène à l'eau. Mer et piscine. Hôtel.

Elle, piscine, saute, enfonce la surface, le soleil câlin approuve, il adoube les milliers de perles qui s'envolent et retombent, elle rit, remonte à peine sur le bord rugueux et brûlant qu'elle se jette à nouveau, yeux clos, encore riante, la paume de ses mains blanches et ses genoux rouges, elle remonte encore, les reflets s'assouplissent sur son corps, elle fait quelques pas, sans faire l'effort de se redresser et plonge encore, avant d'être absorbées ses empreintes mouillées brillent fugacement sur les dalles qui mènent aussi bien aux bungalows qu'au restaurant, le système de nettoyage fonctionne perpétuellement, cela n'empêche pas les guêpes de flotter et de se débattre après s'être abîmées, je suis loin derrière les arbres, les collines, dans cette journée radieuse, au-delà du village, je veux me croire toujours plus loin alors que je n'ai aucune chance de remonter du fond de la piscine. Sa mère, à la plage, bronze dépoitraillée, sa carcasse brûle, l'eau de la dernière baignade s'est évaporée pour laisser le sel qui la pique, son torse ressemble à une armure de guerrier grec molle et rabougrie avec deux plaques de cuivre surmontées chacune d'un gros rivet. Je n'ai pas le temps d'attraper quoi que ce soit de cette débandade disparate qui m'emboutit et me piétine, j'en suis assommé, accablé, embourbé sans pouvoir relever le nez, papa, maman, heureux parents, morts ou vifs, qui peuvent continuer à interpréter la forme des nuages et à regarder marcher les insectes, Christine sur les genoux de sa mère, imago sur virago.

Les consignes sont désormais interdites dans les gares, elles ont été retirées, les murs nus n'en portent plus la trace, personne ne semble avoir découvert les passages qui se cachaient au fond de certaines, dans notre gare en particulier. Christine m'avait parlé une fois d'un trou qu'elle avait creusé dans le sable avec une branche ou un piquet, il était profond de quelques centimètres, resserré, elle ne voulait pas l'évaser, elle forait avec précaution puis,

sans doute prise d'un énervement subi devant une activité aussi vide de sens, elle décida de donner un grand coup de pelle dans le sable comme pour décapiter le trou, l'embouchure se retrouva en effet au creux de sa pelle et ne restait plus dans le sable qu'une large encoche, elle se mit alors à inspecter cette zone plate du bout de l'index, le sable semblait tassé également partout jusqu'au moment où elle sentit tout de même qu'il se dérobaient en un point, le reste du trou. Cette petite histoire anodine ne s'était jamais distinguée des autres souvenirs de vacances qu'elle avait pris l'habitude de me dévider jusqu'au jour où, dans un de ces déclics de la pensée, je perçus sa véritable signification, elle me décrivait, dans un langage en fait limpide, la disparition des consignes et ne pouvait désormais plus décrire un autre événement. Je ne reviendrai pas dans notre gare, rien ne m'y oblige et j'ai cessé de m'amuser à prendre le train, lassé de voir le cul des villes, lassé du chemin de verre comme je l'appelais où le paysage ne fait que défiler, parader même, devant la fenêtre, je ne suis jamais descendu à aucun arrêt sauf pour reprendre le train en sens inverse, une fois de retour dans notre ville, notre gare, déçu par cet ailleurs mesquin, j'avais coutume de m'installer au bar niché dans ses murs, d'y commander un café et de parcourir le journal disponible, mes heures n'étaient pas celles de l'affluence, de la foule que ce hall contenait à peine, les gens qui passaient devant moi demeuraient des individus, je remarquais tous les visages et les corps, j'en déduisais les grandes lignes de l'inévitable condensé d'histoire qu'ils représentaient mais j'étais incapable de retenir quelqu'un, ma table et le hall, les deux plutôt faiblement peuplés, les deux pôles entre lesquels mon regard oscillait, en revenant sur ma table il surprenait mes mains en train d'accomplir des gestes simples, touchants de naturel, déchirer le petit sachet de sucre, verser son contenu dans la tasse, attraper la cuillère un peu trop grande, remuer le café, qui me reconfortaient par leur adresse intacte, je voyais aussi d'autres choses, quelques grains de sucre s'échappaient parfois et atterrissaient sur les pages du journal, à l'instant où mon regard tombait sur cet ensemble il virait, comme révélé par une lumière extraterrestre que seul je peux émettre, en un désert microscopique, un sol de mots dont le seul relief était la pliure centrale du journal et ces quelques pierres blanchies par la lumière violente des néons, je me suis demandé légitimement si cet endroit n'était pas habité, peut-être par les mêmes créatures qui dernièrement ont pris leurs quartiers dans mon appartement.

Je regardais passivement le paysage défilé. Lorsque le train s'arrêtait dans une gare je voyais toujours aussi passivement le paysage fourmiller comme s'il était victime d'une crampe, il se tordait, refusait de rester en place, le quai glissait doucement sans se déplacer, les arbres pivotaient sans que leurs racines ne vrillent la terre, c'est cette même torsion qui animait le désert qui s'ouvrait à moi lorsque je débouchais brutalement du fond de la consigne après un coup de grisou, ramper trop longtemps dans ses boyaux sombres me donnait en effet envie de gratter les parois, à mes risques et périls, qu'à cela ne tienne, ce déchirement avait une vive beauté, d'autant plus vive et intense qu'elle était éphémère comme un éclair orphelin

d'un tonnerre, très vite cette violente énergie battait en retraite, la promesse se rétractait, le désert reculait, la mer se retirait, la terre se disloquait, les vents cessaient, l'air même se dispersait, la matière se raréfiait, fin de la promenade.

J'entends encore des échos d'elles deux dans le grand hall de la gare, jusque dans mon appartement.

Chapitre 3 : Rouvrir Anselmo Guttierez Dande

La tentation du dehors, quelques provisions encore, un bourgeon d'appétit, mon corps en est tout ému, je n'ai plus les volets clos des dépressifs, l'anti-cyclone me fait de l'œil, c'est sûr je fais une NLE, une *near life experience* comme je dis, pendant deux jours je ne verrai pas Christine, le temps de consulter mes sentiments. Je me suis préparé un petit-déjeuner, l'épithète convient très bien à l'idée de convalescence, ne pas commencer trop fort, comme je l'aurais fait pour un ami malade sur la voie de la guérison et dont ce matin aurait vu le premier lever depuis plusieurs semaines, je l'attendrais, peaufinant les détails, il apparaîtrait hésitant dans l'encadrement de la porte, peu assuré sur ses jambes, pâle, terne, exhalant une odeur de renfermé car il se serait effectivement protégé de l'air et de la lumière, frêle et plat, à peine gonflé par sa faible respiration. J'ai un regard vers l'entrée de ma cuisine, mais ce pauvre type n'est autre que moi. Quelques ombres se laissent voir avant de s'évanouir sur un pan de mur du couloir, le genre d'effet qu'ils utilisent pour que je continue à croire contre toute logique, j'ai un souvenir aussitôt après, libéré par une réaction dont la formule m'échappe, je ne détiens pas le protocole expérimental, je me revois dans un couloir d'une maison d'été, cherchant la sortie, pourquoi n'y suis-je pas heureux, il y a des gens dehors qui m'attendent, je cours dans tous les sens, tout est pourtant grand ouvert, je ne cherche pas à rejoindre tout le monde, ce n'est donc pas un souvenir mais une image que je reçois sur la fréquence des rêves, je pense qu'ils émettent du petit placard du fond du couloir, il me semble en effet avoir démenagé ce qui était dedans, j'ai dû aussi le fermer, le clore définitivement et avaler la clef, mais mon corps n'est pas un coffre-fort, il tient à observer cette neutralité qui finalement le rend complice, certes en l'ingérant je n'ai pas fait tomber cette clef dans les mains de l'obscurité liante sous-cutanée puisqu'elle ne coule pas en lui mais je ne peux rien lui confier qu'il ne restitue par derrière, ils le savent bien. Je ne compte plus les parties désaffectées dans mon appartement qui est pourtant loin d'avoir la vastitude des vieux châteaux habitués à être ainsi amputés de leurs ailes ou de leurs étages, sa superficie ne se réduit plus aux plans de l'architecte qui l'a conçu, toute cette surface appartient désormais au cadastre de l'obscurité liante sous-cutanée, il y gagne en étages, galeries, souterrains, régions, provinces annexées, une géographie de contes qu'on ne parcourt pas à pied et qu'on n'embrasse pas du regard, il me

faudra bien deux jours pour mon audit sentimental.

Le poids barbote dans mes lacs intérieurs dans un lieu de nulle viande, serein comme l'eau qui l'entoure, la température plus proche de zéro que de trente-sept, ignorant avec morgue la lumière par laquelle je vois, une source ponctuelle remisee dans un coin, incapable de s'élever car épuisée, en bout de course, une interminable traversée l'a définitivement dissociée de l'œil qui l'a émise, astre mort gisant au fond d'un cratère qui n'attend plus de rapport, vacillante dans les ténèbres, brillant inutilement encore un peu avant d'être rattrapée par ses racines glacées, le poids assistera à sa mort programmée, il contaminera tout, rompra mes équilibres, bouleversera ma tectonique, je redoute les retombées en surface.

Je me décide. Je lève les yeux, le plafond répercute mon regard qui plonge en moi, je referme les yeux, ainsi Anselmo Guttierez Dande paraît. Il se subit en un animal sauvage tout juste promu bipède, ses jambes fragiles ne supportent pas longtemps la station debout, il s'ébranle alors, erre dans mon for intérieur. Il déplace actuellement sa silhouette raide sous le soleil de la côte, n'importe laquelle, elles mènent toutes au sternum, le terrain le met à l'épreuve, sa démarche est heurtée à ce que je peux en voir, il grimace, des forces invisibles le poussent ou le ralentissent, elles menacent son équilibre, elles sont sur leur territoire, son absence fut trop longue, il ne reconnaît plus rien. Il chausse ses pensées morbides.

Tu es là mais je suis invisible à tes yeux, la petite lumière n'est pas une bonne étoile, elle est sage, sans aucun effet sur ton corps, comme une image, elle n'indique pas de point cardinal et ne dissout pas les vampires, elle ne chauffe ni n'éclaire, elle ne fera que témoigner de tes moindres gestes dans l'espoir qu'ils soient libérateurs, je comprends ton désarroi devant cette insensée et injuste résurrection, comme je voudrais te le dire mais trop de temps nous sépare, la lumière est encore là mais l'étoile est morte, je ne peux rien, je t'ai sorti de nulle part pour te larguer dans cette contrée hostile dans l'espoir que tu me délivres de l'emprise du poids sans songer au moyen de t'en délivrer à ton tour, je t'ai rendu aux tourments, incompréhensible, flou mais solide, encombrant et pourtant insignifiant comme une écharde, tu es l'ombre sur les murs, la cause de mauvaises humeurs, de rages de dents, de migraines, de difficultés respiratoires, devant toi les geysers ne se donnent plus la peine de jaillir, je sais ta sensibilité défectueuse, souffrante, impropre, tu aimais beaucoup la saveur acidulée des arbres dont les branches se terminent en pulpe, mais où se trouvaient-ils, tu n'en connaissais pas le nom, tu es un paria dépassé par l'essor d'une civilisation galopante, un desperado rappelé au milieu du chaos, certainement une des créatures la plus seule au monde après Georges, la dernière tortue géante des Galapagos.

Un souffle puissant le fait soudain vaciller, une forme qui rapidement se dissipe au loin, c'est le Palenfeu, un messenger surchargé de travail qui paraît parfois dans les alentours de l'ici-bas de l'enfer, c'est pour lui un raccourci, Anselmo Guttierez Dande sait qu'il ne l'a pas frôlé pour le faire tomber ni même pour le regarder de plus près, cette créature propulsée par les terribles contractions et les courants violents de l'obscurité liante sous-cutanée a sans

doute contribué à transmettre un grand nombre de renseignements me concernant. Il se sent comme un condamné à mort qui voit chaque jour son exécution reportée au lendemain, chaque jour à occuper, la peau molle, bleuâtre, acide, de plus en plus souple, baladeuse, trop grande comme celle des vieillards, toujours l'air de vouloir se débiter et les frissons courant juste en dessous, il aura eu le couteau sous la gorge, il n'aura pas glissé, la mort existe mais elle ne lui est apparemment pas destinée.

Que se passe-t-il donc ici, sur la côte pourtant bien lisse, non loin tout un village est occupé à extraire de grosses bêtes à la peau noire et grise de la mer, leurs corps rebondis, sans tête ni nageoires apparentes, sont jetés sur les quais du port, on demande du renfort pour les débiter, les bateaux se relayent à bonne allure, les femmes recluses pleurent. Ici pas de lune pour les marées, les vagues traduisent elles aussi la pulsation du cœur, la seule unité de mesure.

D'autres créatures, anciennes ou contemporaines, assistent à ce spectacle dont ce Pomponetto de Tramagmar. Un gros torse soutenu par de petites cannes élégamment recouvertes d'un pantalon de flanelle grise et surmonté d'une tête de chat très gonflée comme celle d'un noyé trop nourri au tronc pourri mais qui conserve un sourire narquois, son regard est très perçant même si ses yeux restent introuvables dans les boursoufflures de chair. Ses petites cannes sont d'autant plus raides que sa tête est molle. Lorsqu'on le rencontre on ne peut que faire un bout de route avec lui, il sait capter l'attention et, bien qu'ayant un pouvoir assez limité parce que de rang peu élevé, il est de ceux dont on ne coupe pas la parole. La curiosité l'a mené ici-bas. Lui aussi a entendu parler de l'enfer même si ce n'est pas sa culture. Pomponetto de Tramagmar, qui se fait appeler aussi moule à paroles pour son talent à transformer son discours en remparts, s'entiche vite d'Anselmo Gutierrez Dande, ce mélange de mine abattue et d'expression tourmentée le séduit, sa dent creuse dans laquelle le café, qu'il ne peut refuser, s'engouffre inmanquablement et fait bouillir son petit bout de nerf racorni l'intéresse au plus haut point et l'espoir que ses membres bleus s'étendent pendant son sommeil finit de le conquérir.

Le Palenfeu cède à la curiosité, il refait un passage éclair au-dessus d'Anselmo Gutierrez Dande puis amorce une descente et se pose provoquant l'hilarité de Pomponetto de Tramagmar. Son costume, quoique honorifique, semble trop lourd pour lui, il a les plis voluptueux et les rayons ossifiés épineux des tenues des samourais mais il est affublé d'une étrange technologie procédant d'une antique conception de la vitesse avec ses ailes en nageoires pelviennes et ses crêtes à la fois voiles et pavillons. Il contemple en silence l'interminable pêche qui se reflète dans de larges mares de sang, les créatures marines roulent dans les rues dans un flot torrentiel, les maisons que l'on n'a pas pris soin de barricader cèdent sous leur pression, quelqu'un s'exclame que leur chair est impropre à la consommation, les femmes pleurent devant leur vie engloutie. Son attention se détourne vite de cette scène pourtant surprenante, elle se porte sur Anselmo Gutierrez Dande à la vue duquel il s'offre pour la première fois

puis sur l'arrogant Pomponetto de Tramagmar, toutefois il ne semble pas le regarder directement, je n'arrive pas à déterminer la raison de cet imperceptible mais déroutant décalage, je scrute un peu plus autour de lui, remous invisible, air tremblant, contours troublés, une forme blottie contre lui a cillé.

Elle flanque Pomponetto de Tramagmar mais ne le suit pas, ne se compare pas à une ombre, je la salue et m'entends aussitôt lui dire que son immatérialité n'empêche pas sa présence, que je connais bien le phénomène car j'ai un entourage de souvenirs et je me cogne souvent à eux, un son bien mat que l'on pourrait croire charnel, pourquoi frayer avec de tels personnages, gênée, sourit à peine, ne me répond pas, se retire sans aucun froissement derrière son protecteur, il arrive toujours aux êtres qui tournent autour de soi de s'éclipser un moment, différant leur influence puis revenant brusquement en éclaircie, il n'y a pas les vivants et les morts, il n'y a que ceux qui sont là.

Les enfants du village serrent de petites bûches pointues qu'ils plantent avec nervosité dans le sable rouge dans l'espoir de transpercer la progéniture cachée des monstres.

La peau du Palenfeu se met à le démanger, il commence à se démener, ne se suffit déjà plus, la torture reprend, se gratter, s'étriller, se rouler dans le sable, rien n'y fait, les membres nouveaux censés venir en renfort ne sont pas encore assez développés pour agir et sont de toutes façons entravés par le costume obsolète, les mutations sont toujours très longues. À mon grand étonnement Pomponetto de Tramagmar me prend en aparté et me souffle un commentaire. *En faisant comme si de rien n'était on pourrait le surprendre et le suspendre afin de l'examiner et ainsi faire avancer la science.* Je ne réagis pas, conscient qu'il me faut barrer la route aux effusions pour bannir l'éventualité de me rendre consistant, maintenant qu'il m'a trouvé il ne me lâchera pas. *Vous ne vous êtes pas assez approché encore pour comprendre, ce pauvre Palenfeu est frappé d'une malédiction, de quoi se plaint-il entre nous puisque certains sont affligé de plusieurs, mais tout de même elle lui pourrit un peu la vie, encore la faute d'un ascendant.* M'approcher, m'exposer, soit, voyons, je reste sur mes gardes. Son visage, je ne distingue pas très bien, oh. *Oui, quel horrible aspect, mais rassurez-vous cette peau n'est pas la sienne, ce n'est pas une peau d'ailleurs, c'est une sorte de masque, il n'est pas défiguré mais ne peut plus jouir de son vrai visage, il sert de cimetière à toutes sortes d'insectes volants, malgré les atroces démangeaisons qui sont une autre part de la malédiction il a pour eux une étrange compassion, il les sait innocents et ne l'oublie pas malgré la folie qui s'empare peu à peu de lui. Mais laissons cela, écoutez donc cette historiette.* Ne pas me faire prendre dans ses filets. *Dans une foire un aimant cherchait son aimante qui s'amusait au tir à la carabine mais l'aimant perdit le nord et se mit à pleurer, finalement il la rejoignit en tirant une drôle de bobine, outrée l'aimante partit au grand sud sans l'effleurer, pris de pitié pour l'aimant, le forain qui tenait le stand de tir à la carabine et qui avait connu une mauvaise passe sentimentale peu de temps auparavant lui proposa de l'embaucher, voulez-vous connaître la morale de cette parabole édifiante dont, je suis sûr, vous retirerez de grands enseignements.* Je ne réponds rien, pas d'ondes, pas de vagues, je

ne dois pas entamer de dialogue avec lui. *Je vous la livre donc crûment, à quoi bon pleurer sa mie quand on peut gagner sa croûte.* Il part dans un grand éclat de rire, il mesure discrètement l'effet qu'il produit sur Anselmo Gutierrez Dande mais n'obtient qu'un coup d'œil las, grisé par son esprit il entonne une chansonnette en lui adressant des œillades appuyées. *Ma belle potomane rêve du Potomac, mais de la rue émane le cul raide d'un mac, la queue d'un âne au fond de son sac, pour aimer sa potomane comme aime un mac.* Il donne un petit coup de coude dans l'air, je le reçois dans les flancs. Il insiste, sans doute pour me confondre. *Peut-être préférerez-vous ce petit poème. Logé à équidistance de vos deux poumons s'élève un château tout de noir vétuste avec ses niches garnies de bustes, sauf une, ses chandeliers poussiéreux, ses trappes accueillantes et ses pierres malveillantes, il forme une bosse ardente comme une douleur que vous dissimulez à grand peine.* Personne ne me voit, lui seul me renifle, si je ne parle pas je n'existe pas, je le laisse faire jusqu'à qu'il aille s'amuser ailleurs. Il s'avance un peu au milieu de notre petit groupe. *Dites-moi vous autres, ne commencez-vous pas à vous ennuyer dans ce village idiot au bord de ce rivage morne, cela n'en finira jamais, allons ailleurs.* Il procède à quelques incantations. *La lumière ravive la pièce dorée incrustée de verreries, la table est couverte d'un domaine. Pas une parole, on souffle dessus, on voit le tunnel comme un théâtre dans les sables, l'entrée désaffectée, beaucoup plus solide après une marée ou un gel. Vous voyez la main qui luit sous la curieuse voûte dans le silence.* Qui ne dit mot consent, nous le suivons.

El Pomponetto de Tramagmar avec sa belle voix de basse est accueilli en prince, un défilé incroyable dans le grand hall, toilettes intimes devant les grandes tentures, chacun de son côté ou chacun son tour, les grands miroirs sont embués, des gouttes d'eau perlent et coulent dessinant de fins barreaux, je ne sais s'il faut conserver un peu de civilité, Anselmo Gutierrez Dande se dandine, les yeux agrandis par les cris des animaux, la fatigue charge son futur lit de mort, derrière une mèche blonde le tunnel, alors il se joue ses mensonges, il pense que les enfants si épanouis l'observent, couteau dehors, il n'aimait pas les arbres dont les branches pointues lui piquaient l'œil, tous ces gens s'attroupent bientôt autour de lui, ils le cueillent, l'observent, le touchent avec ce curieux mouvement par en dessous, nonchalant, sensuel, amical et trompeur, on lui vole dans les plumes, il roule entre plusieurs mains qui le soupèsent, on le rassure, le caresse, le pince, des commentaires se murmurent, percent en gloussements ou ricanements, puis ils ne le frôlent plus, le temps des frissons est terminé, ils l'empoignent sans ménagement, le positionnent, le disposent, parfois sans douceur, certains ne peuvent pas attendre, ils se heurtent mais glissent les uns sur les autres, nourriture de ces lieux qui sont comme un ventre, tous sont là pour apporter un peu d'incontinence à l'édifice, tous poissons d'eau saumâtre qui se tortillent dans la poussière, certains semblent effectivement chercher l'air, ils s'asphyxient, je me dis dans ce cas qu'ils feraient mieux de chercher l'eau, le milieu qui leur convient, mais il n'y a pas d'eau, le sol, qu'il est fréquent de goûter, est salé, ils ne pensent qu'à se fondre dans une étreinte qui veut aller au-delà des corps en attendant la grande

vague qui reviendra les emporter comme jadis elle déposa leurs ancêtres coupables, tous à pousser leurs fluides dehors pour rester humide, fenêtres et portes closes pour la chaleur et l'odeur, pour le secret de l'obscurité liante sous-cutanée. Christine est là aussi, sa mère légèrement en retrait, ses organes offerts ont quelque chose d'une peluche éventrée qui se vide de son crin, elle participe. Ils lâchent les petits chiens, ils se fauillent partout comme des billes, on ne retrouve jamais le compte, je les évite. Le Palenfeu manque d'en écraser quelques uns, il ne contient plus en effet ses accès de démence, mais il y a plus grave, quelque chose est en train d'arriver, il savait qu'un jour il y aurait tant d'insectes sur son visage que ses yeux le piqueraient, que quelques larmes couleraient, entraînant pattes et antennes détachées des abdomens en surnombre, qu'il finirait par fermer les paupières et qu'alors il toucherait le fond, il n'aura en effet pas longtemps à attendre. De la confiture circule, du jus de viande, sans doute pour convaincre les chiens les plus réticents, des serpents s'immiscent, fruits et légumes aux formes adaptées, jamais pelés, pas question de leur chair, le goût reste aux lèvres, la gorge est nouée, plus de mots, rien que des grognements, je vois des petites taches noires, elles rampent et fuient aussi vite que mon œil les chasse, je ne suis pas alcoolique pourtant, je secoue ma jambe comme pour en faire descendre quelque chose, on me mord, Pomponetto de Tramagmar chevrotant venu présenter ses hommages au poids, encore plus de taches noires fugaces et d'autres, plus réelles sans doute, sur le marbre, les coussins, les accoudoirs, les morceaux d'étoffes éparpillés après avoir été arrachés avec consentement, les effets personnels que personne ne réclamera plus, je vois de l'écume sur les corps, je sens tout ça qui déborde du grand ventre, le nez m'en pique, j'ai l'oreille qui siffle, écorchée par les mélodies de Pomponetto de Tramagmar, l'empesé Palenfeu ne les apprécie pas non plus, il clôt définitivement les paupières, sur ces deux petites zones bombées de peau fraîche d'autres insectes viennent s'échouer, l'atmosphère n'en manque pas, un passage s'ouvre dans un retour, un escalier se devine, la mère de Christine l'invite à accomplir son destin du même geste usé qui m'indique le chemin de son salon, le Palenfeu s'engage donc dans le passage avec son air le plus solennel, il n'a pas descendu deux marches qu'il glisse et dégringole sur les fesses droit dans les ténèbres, Pomponetto de Tramagmar laisse éclater son triomphe dans un rire féroce, son aspect est maintenant beaucoup plus inquiétant, il change de rengaine et se dirige lentement vers sa proie qu'il sait maintenant acquise, Anselmo Gutierrez Dande. Définitivement perdu pour ma cause, mon ancien compagnon d'enfance a le regard fixe, sans destinataire, ses yeux entièrement organe, sa candeur par défaut jetée en pâture à cette meute, il bouge dedans comme un cadavre dans une bousculade. Christine me regarde avec un œil glauque. Sous son influence je marche à quatre pattes, bientôt je rampe, serpente sur les dalles gluantes cherchant celle, ébréchée ou fendue, que je pourrais soulever avec mon nez pour m'enfouir, creuser mes propres galeries, gagner les profondeurs, croiser le Palenfeu valdinguer en leur direction aussi vite qu'il le faisait naguère d'un monde à l'autre, et enfin atteindre le

noyau. Je ne veux plus penser qu'à des formes primaires et commander à leur tournoiement, lancer mes bras grossièrement armés sur l'ultime croûte, laisser filer le magma sur ma peau, précipiter la rencontre avec le poids dans ses derniers retranchements, plonger joue contre joue avec lui, être porté au point de fusion et enfin disparaître.

Petit-déjeuner donc. Je verse mon lait debout, la tête penchée, juste au-dessus de la casserole et du bol, la vapeur réveille quelques insectes de la nuit, ils se déplient lentement, leurs membres engourdis effleurent ma peau, ça me chatouille un peu, cela me permet de les compter.

Chapitre 4 : Lettre à Christine

Quelques événements se sont enchaînés pour aboutir à cette lettre. Je suis allé prendre mon dîner dans un café de mon quartier. J'ai traversé le square, l'itinéraire jusqu'à la gare s'est affiché dans ma tête lorsque je suis passé près du banc où nous avons quelquefois posé des paquets qui menaçaient de s'échapper de mes bras pour souffler quelques instants avant de reprendre le chemin vers l'arrêt de bus, puis il s'est éteint, laissant la place aux ténèbres, leur texture est loin d'être uniforme et lisse, toujours mouvante, se pliant sur elle-même, une sorte de mur de pâte feuilletée réfractaire aux reflets et aux jeux d'ombre et de lumière, un mur qui ne voit jamais le jour puisque n'appartenant pas au même monde que lui mais nourrissant sur sa surface insaisissable d'innombrables images, au milieu d'objets partiellement méconnaissables apparaissent les mines tour à tour ahuries et désabusées des animaux du zoo, pourquoi penser à eux, peut-être parce qu'ils ont été soustraits à leur existence et déposés dans une cage, le monde est composé d'éléments qu'on a retranchés de leur environnement et déplacés ailleurs, de préférence n'importe où, comme les arbres implantés en pleine ville dans l'enceinte grillée du square, ou comme ce vieux couple que j'ai aperçu assis sur le banc. Ces deux-là faisaient-ils partie du voyage avec les lions, avec les arbres peut-être. En voilà encore qui se disent que c'est mieux ailleurs ou que c'était mieux avant. S'ils regardaient de plus près leur petit jardin si paisible et harmonieux, ils verraient sous la charpente lourde et grasse du gazon les punaises mortes gisant comme des carcasses de voiture sur les grandes avenues défoncées du commerce des fourmis, ils verraient que rien n'est différent, ni ailleurs ni avant, ni dans le vide interstellaire ni dans l'infiniment petit. Mon mépris cachait mal ma jalousie, j'ai pensé qu'on ne leur ressemblera jamais, je ne suis pas d'ici mais de l'ici-bas de l'enfer, tu le sais. Je n'ai finalement rien mangé, je m'étais pris pour un homme avec de l'appétit, ils me font croire ce qu'ils veulent, peut-être avaient-ils besoin de m'éloigner une heure ou deux de mon appartement, je ne cherche pas plus loin, on a consenti avec beaucoup de réticence à m'apporter un café, du moins c'est ce que j'ai cru sentir, je crains toujours de manquer de savoir-vivre. J'ai vécu une petite expérience, un clochard que je n'avais pas vu rentrer s'est fait recon-

duire par le gérant d'un ton ferme sans jamais basculer dans l'agressivité, son air d'être dans son droit et d'user de son autorité m'a révolté mais cette sensation s'est diluée presque aussitôt, entièrement endiguée, contrée par un antidote car il est évident que cette amorce d'indignation mettait en danger l'organisation qui gère mon existence, elle s'est donc sagement diluée comme les quelques gouttes de lait que j'avais versées dans mon café, le nuage est passé sans se fixer, certes, je redécouvre par moment ma patience car ses limites sont agacées mais je me reconnais bien lorsqu'une fois dépassées il ne se passe absolument rien. Le clochard a gueulé les injustices d'usage et s'est retrouvé dehors sans avoir fini. Il a rejoint son copain planté sur le trottoir d'en face et ils ont brandi le poing de concert en tortillant leur bouche jetant l'opprobre sur tout le restaurant, ils ont effectué d'autres mouvements violents qui ont manqué de leur faire perdre l'équilibre, l'épais vitrage nous empêchait de les entendre, j'étais à l'intérieur avec ces gens comme si l'on avait quelque chose en commun, manger les mêmes plats ou boire un café en silence et être la cible des injures des deux clochards dehors. Je les vois souvent de ma fenêtre arpenter le quartier, ils gueulent en claudiquant bras dessus bras dessous, ils gueulent couchés sur un carrefour ou devant un magasin, une administration, ils tanguent et gueulent à la tête des gens qui les croisent, manquent de se faire écraser par les voitures ce qui redouble leurs braillements puis se taisent un moment, brûlants sans être soulagés. Le plus costaud a le regard mangé par les bouffissures de son visage et le plus malingre a des béquilles. Quand le plus costaud s'énerve trop et que son visage semble prêt à éclater, le plus malingre est là pour le calmer et lorsque le plus malingre souffre de sa jambe, le plus costaud est là pour le soutenir, il a un regain de rancœur et se met à gueuler mais son ébriété et son épaisse moustache brouillent la plupart de ses phrases. Je suis resté encore un moment dans le café, ils étaient toujours là, de l'autre côté de la vitre, ils brassaient l'air, comiques car muets alors qu'ils s'époumonaient, prodigues en invectives, une sorte d'impression de cinéma, impression inoffensive celle-ci, donc autorisée. Je crois, vois-tu, que j'ai accepté en mon âme et conscience cette situation, mais, bien sûr, cette affirmation te paraîtra un peu prétentieuse puisqu'on m'a privé du sens de ces deux mots, pire, on les a retournés contre moi, leurs qualités sont au service du poids qui les dirige pour m'imposer son climat nocif comme le ciel, et non le soleil, nous afflige de canicule et de lumière aveuglante. Puis je suis rentré chez moi pour voir le soleil fondre de lui-même au ras des toits, pas vraiment à l'horizon, juste à quelques quartiers de là, dans le centre ville, au-dessus de chez toi, il m'attendait, j'étais en retard, je l'ai regardé s'écorcher lentement sur les arêtes, les clochers, les antennes, couler sur la tuile puis sur les vitres, de gouttières en caniveaux, d'égouts en rivières souterraines, de ruisseaux en canaux et du fleuve à la mer d'où il se relèvera, lui, demain matin. Des lumières apparaissaient en harmonie avec le noir de la nuit qui imbibait le ciel, elle a dû tomber sur les deux clochards qui n'ont pas dû interrompre leurs gesticulations vindicatives, personne ne peut sans doute plus les distinguer maintenant, ils se débattent

peut-être dans une couche de la pâte feuilletée alors que moi, dans une autre, je me laisse engluer dans la mollesse de mon canapé. Si aucune bête ne me saute dessus je vais inmanquablement m'endormir, rejeter mes idées en arrière, celles du fond qui baignent, appuyer ma tête sur le dossier, la laisser verser du côté où elle voudra, je vais refroidir, raidir, respirer la bouche ouverte, m'enfoncer dans la dérégulation s'il est encore un tréfonds que je n'ai pas atteint, je sais que lorsque je me réveillerai j'aurai l'impression de me surprendre à l'agonie, certainement avec une main morte, banquise bientôt grignotée par les fourmis. Alors voilà, je te dis tout, ce n'est pas une bête que je voudrais voir sauter sur moi ce soir, mais toi. Une autre horloge règle ma vie, je suis plein, j'ai des phases comme la lune, j'influence les marées, tout me submerge, c'est une crue d'émotions, je ne tiens plus, je ne pense qu'à te revoir, je commence par t'écrire, rien ne m'empêchera, on s'est quitté cet après-midi mais en cinq minutes je suis retombé dans mon trou noir, alors d'ici demain j'ai le temps d'y rôtir, d'y geler, de me craqueler encore un peu plus, je sais bien qu'il y a ce trou dans tout le monde, tu me l'as assez répété, il est plus ou moins profond, béant, évasé, je te l'avoue, hier j'étais dans mon jour où je voyais toutes ces têtes, ces gens avec leurs trous noirs, chaque tête un centre de gravité, l'air un tissu très souple déformé en de multiples endroits, le tout un océan houleux, les forces m'enseignent, elles m'épuisent, je suis résolu à ce qu'elles m'immobilisent mais elles pressent, je ne peux pas rompre avec elles, elles veulent rentrer, tout posséder, tout conquérir, les corps velléitaires comme le mien, alors je cède, les trous noirs s'attirent les uns les autres mais parfois, lorsque je pourrais en tirer un peu profit, je reste hors de cette attraction, hors la loi, condamné à l'immobilité en me demandant même si la Terre tourne avec quelqu'un comme moi dessus, c'est infiniment compliqué entre les gens, l'océan est démonté, suivant l'humeur, savoir lequel naît de l'autre, hier je sais, c'est le jour qui a fait l'humeur, je me suis réveillé dans des cauchemars, un vrai poison, tout l'esprit avait bu, une gueule de bois infernale, je savais qu'il me faudrait une journée pour les drainer, je me suis réveillé pour subir le supplice quotidien de retrouver ma conscience, je te le disais, un instrument de torture du poids, de me retrouver dans mon corps, cet âne mort, ce corps étranger, j'ai l'esprit sous influence, pas d'une bonne vieille démence, non, mais de ces forces indétectables, je n'ai pu me secouer, rien n'émousse ma lucidité, je me suis encore vu exposé à mon absence de courage et avoir mal, puis, après un intervalle de temps que je ne peux évaluer, je me suis extirpé du lit, nu, flasque, gris, je ne me décide pas homme, ça ne veut pas, le poison, le corps, organisme comme organisation, secrète bien sûr, toutes ces choses, tu vois, après j'ai déambulé, sur le parquet, sur le tapis, sur le carrelage, c'étaient les seules informations que je comprenais, mort-vivant me diras-tu, même pas, ni l'un ni l'autre te répondrai-je, j'ai déambulé les bras ballants, les cheveux poisseux, plaqués sur ma tête, rien d'étonnant après une telle crue, tu m'aurais vu. Mais tu ne m'as pas vu, j'étais nu pour rien, je n'étais rien hier, il y avait juste ce petit son de mes pieds nus sur le carrelage, ce son à la fois mouillé et sec, parfois cela suffit à tout recomposer, et puis

ces maudits rêves. Pour en finir, rien, de toute la journée. Je me disais bien qu'il y aurait une fin, le chapelet est infini mais chaque journée a une fin, lorsque je me suis levé je me suis senti sale, mon lit sali par ce qui avait suinté de mon corps à mon insu, la chaleur encore dedans, dans les creux, l'odeur dans toute la pièce, des éléments dissociés, le début de la décomposition, dissociation et association contre nature, tabac froid, eau croupie des fleurs. Il y a quelques jours je m'étais réveillé très correctement, la tête toute embuée de plaisir, j'avais fait un beau rêve, je planais au-dessus de la mer, j'allais très vite, j'avais envie de rire, il faisait très beau, grand ciel bleu, l'immensité me procurait une vive émotion, il y avait aussi une plage dorée, chaude et mon amour dans les terres, toi, ta présence en moi, incrustée à équidistance de mes deux poumons, je l'ai fait ce rêve, il m'a fait me sentir bien au réveil. Je te dis tout, ce jour-là j'ai pris le bus pour revenir vers toi puisque les voitures s'enlisent dans ta rue, je ne m'étais jamais rendu compte que ce trajet traversait un quartier délabré, ainsi m'avais-tu insufflé assez de vie pour m'émouvoir de nouveau, des gens misérables se relayaient au fil des arrêts, toutefois il en descendait moins qu'il n'en montait, tous ces gens dans cet espace réduit. Je suis arrivé à m'asseoir et je me suis détourné de cette petite foule compacte pour exercer, le nez sur la vitre, mon activité passive de spectateur de la vie se déroulant indéfiniment et elle m'a renvoyé mon haleine, elle était mauvaise, piégée par ce miroir inattendu, j'eus alors peur de te voir, mon élan fut coupé net, alors que j'eusse volontiers encouragé une minute plus tôt le chauffeur à accélérer l'allure de son bus je me pris tout d'un coup à le freiner dans ma tête de toutes mes forces, il ne m'entraînait plus que dans le supplice moral d'avoir à te présenter mon corps si lamentable, cet âne bête qui m'étourdit d'une langue étrangère. Derrière moi les voix parlaient toutes de ces lieux où se fourrent les ténèbres, je me retrouvai une fois de plus immobilisé par les vents contraires, laissé pour compte de forces qui s'anulent, laissé pour mort en proie à la seule qui reste, le poids. Je t'écris pour te dire que je suis là, amoureux, non pas radieux mais clandestinement lumineux, émettant un rayon unique qui tourne en rond dans sa cage, tu as agité ma mer septentrionale, tout au long de ses rivages pâles et lisses les villages de pêcheurs croulent sous les cellules malades qu'ils remontent des profondeurs, je suis un phare baignant dans la nuit, une brindille avec une braise au bout, une paille plus brillante dans le vent froid, dans le néant, avec la chance que j'ai le cancer ne se trompera pas de corps, il laissera en paix celui de l'obscurité liante sous-cutanée et s'attaquera à ma pauvre enveloppe charnelle. Tu as fait bouillir mes lacs gelés après le passage du poids, j'offre l'hospitalité à d'autres rêves plus doux, je t'écris, le silence et la pénombre écoutent mon souffle chaud, je t'écris pour oublier l'eau tapie dans les tuyaux dissimulés dans les plinthes qui quadrillent mon appartement, la confusion règne, j'entends la terre se refermer, amour éperdu, j'ai peur d'en parler comme les agnostiques parlent de Dieu, mais je le fais quand même, j'ai le sourire, je t'écris, je te dis tout, cela me fait chaud au cœur et puis froid dans le dos juste après. Vivre c'est être en première ligne, tout prendre sur la gueule et ne jamais mourir, souff-

frir et être contraint d'oublier l'arrière qui s'éloigne toujours un peu plus et vers lequel on ne retournera jamais. Le corps c'est être en première ligne, il n'y a rien plus avant. Je voudrais être une ville, m'étendre sur la terre et avoir un fleuve qui me traverse, éclairer le chemin des passants et être connu pour ma douceur de vivre, être une ville et avoir une jolie maison et une chambre où je pourrais te prendre par la main un soir de pluie, je voudrais être une ville comme la nôtre. Il n'y a encore pas si longtemps il m'arrivait d'ouvrir la fenêtre après minuit dans un moment de fraîcheur quelle que soit la saison, une heure tardive où la céphalée relâchait quelque peu l'intensité de son champ magnétique et où l'atmosphère consentait à diminuer sa pression, allongé sur mon lit, à mon étage élevé, bien au-dessus des cimes de la ville, je contemplais les étoiles depuis cette douillette jetée en plein ciel, parfois je me levais pour me pencher au balcon étroit, recouvert de bulles de rouille crevées et tranchantes, cela m'importait peu à cette heure, je me tenais à lui et me présentais secrètement à la ville qui s'étalait en contrebas, je voyais les rangées d'immeubles éteints assombrir de languettes bien découpées le noir plus clair du ciel, la bande d'arbres sombres signaler le fleuve qui serpente en-dessous et, au loin, les ponts et les passerelles croiser leur fer, le combat était figé dans cette posture, je pouvais distinguer la petite vermine courir dessus, phares allumés, ces points lointains dotaient ce grand tableau nocturne de quelques rares mouvements avec l'intermittence de l'éclairage public balayé par des feuillages invisibles, les minuscules tressaillements de la ville en plein rêve, j'osais me montrer au balcon parce que je savais qu'elle ne pouvait me voir, nous ne rêvons pas au même moment. Je me retrouve souvent dans une ville dans mes rêves, une ville complète dont je n'ignore pas l'envergure de capitale malgré la mesquinerie de mes parcours en son sein, sans doute toujours la même, jamais le même quartier, les rues me jouent des tours, il leur prend de basculer sans prévenir, les murs deviennent les trottoirs et les fenêtres les bouches d'égout, les badauds devenus horizontaux se muent alors en d'inquiétantes gargouilles. Il n'y a encore pas si longtemps, en rentrant du boulot, toujours tard, un peu dans le crépuscule en été, sinon la nuit, je m'écartais du parcours habituel pour visiter un corridor, regarder derrière un muret, surprendre un coin de jardin, rentrer dans la chair de mon quartier au lieu de me profiler au fil de l'os, déflorer ce qui est latent derrière chaque aller-retour abruti, entretenir l'espoir de déloger un désert, ce même désert qui est aussi le mirage. Il n'y a encore pas si longtemps je pouvais observer les moindres aspects de notre ville et de n'importe quelle autre ville comme ces curieux repères de nivellement insérés dans les murs des maisons dont tu avais toi aussi noté l'existence. Peut-être aurai-je grâce à toi de nouveau le courage de sortir vraiment, de rompre le lien avec cet élastique invisible qui me restitue d'autant plus violemment dans mon appartement que j'ai eu l'audace d'essayer de m'en éloigner, c'est une autre de leurs machines infernales, je ne m'étalerai pas sur ce sujet, j'ai peur de t'ennuyer. Quelque chose nous rapproche, ce n'est pas le sang, je pense que nous sommes peut-être liés à l'eau, nous sommes un peu plus proches

de cet élément que des autres, évidemment il ne s'agit pas de l'eau dans laquelle on plonge et on nage, dans laquelle on se sent comme un poisson, celle où l'on passe la main et où l'on trempe les pieds, certes, elle a quelques bienveillances pour nous mais elle sait aussi être distante, juste après vient la pierre, les deux ensemble c'est le sommeil profond, la proximité des rêves, loups réclamant des caresses, on ne peut refuser sans risquer de se faire mordre, c'est de ce côté-là que s'élève toute une puissante chaîne de montagnes aux pics acérés, la rencontre de deux corps à nous qui n'ont rien de physique et dont nous ne soupçonnons pas le travail, peut-être le rempart le plus efficace qui puisse s'ériger contre le poids. Songe que j'en suis à relever un défi aussi dérisoire et absurde que de sortir à l'air toujours plus vif poster cette lettre. Je descends donc les escaliers, improvisant une escapade, vais-je savoir retrouver la boîte aux lettres la plus proche, en pleine nuit de surcroît, le soleil a probablement deviné mes doutes, la lune ne pouvant prétendre être qu'un dispositif réfléchissant il s'en sert donc pour me guider comme un allié enverrait un message codé au moyen d'un morceau de miroir, personne de toutes façons, no man's land assuré à cette heure où les maisons n'ont plus rien de créations humaines, c'est probablement à cause de la disparition momentanée de certains détails qui grèvent la vie diurne que j'ai l'impression grisante de courir très vite, coins de rues en virages secs, la topographie me revient enthousiaste, à deux pas de là, je vois la boîte, gardée par deux formes bestiales, je ne tarde pas à les reconnaître, les deux clochards du quartier, j'approche, prêt à me battre à poings nus, ils enragent, gonflent comme des crapauds, sifflent comme des serpents et tentent de me mordre comme des rêves, je me suis donc endormi, mes membres s'étirent jusqu'à se perdre ne me laissant aucun moyen de défense contre eux, leurs membres et même leurs têtes s'étirent aussi et se mettent à claquer comme des fouets, je tombe sous une avalanche de coups cinglants, ma lettre s'échappe et passe à travers la clôture d'un jardin et tombe dans les griffes d'une haie de ronces, le soleil, toujours déguisé en lune, ne m'est pas d'un grand secours, il m'envoie tout de même un dernier reflet et démasque tout à fait les deux monstres, El Pomponetto de Tramagmar et Anselmo Gutierrez Dande font leur tour de ronde ensemble sur la crête de mes angoisses, mon ancien compagnon d'enfance ne s'ennuie pas en sa compagnie, il goûte ses fables ineptes et chasse ses pensées morbides, s'émerveille du spectacle de ses métamorphoses, sangsue gantée, araignée en fourrure, écorché véritable, chimère irrésistible ou virus mortel, et me dérouille avec zèle. Je tente une riposte, ils esquivalent, je ne réussis à cogner que le mur et m'effondre les poings en sang, j'annonce un appel au secours dans un langage abâtardie, elle ici, muette et incandescente, émue par tant de violence, vous avez donc quitté Pomponetto de Tramagmar, je sens votre joue contre la mienne, poudrée et glacée, idéale pour apaiser une rage de dent ou le picotement que laissent les gifles.

Chapitre 5 : Transport

Bien sûr, je ne l'ai pas écoutée, je suis buté, je le reste donc, je n'en suis pas fier, j'en reste statue, je ne me suis pourtant pas retourné en quittant mon petit Sodome et Gomorrhe, même pas celle du commandeur, je n'ai personne à tourmenter, encore moins de fils, du commandant peut-être, celui qui reste figé, par le devoir qu'accomplit son corps, dans la posture du garde-à-vous sur le pont de son navire qui sombre, pas encore dégommé par une vague, renversé par une révolution, on ne révolutionne pas les corps, ni l'armée, ni la famille, ni les métiers, ni son propre corps, l'instinct de conservation vire au conservatisme, même la nature a besoin de millénaires pour placer quelques infimes modifications, tant de gens sont victimes de cette idée que pour s'incarner il faut s'incorporer, comme des œufs à la farine, la conscience individuelle s'oppose de fait à cette idée, comment ne peut-on pas s'opposer à voir notre coquille, ce qui nous tient, nous donne une forme, nous rend tangibles, cassée, morcelée, et notre substance débile jetée dans un grand pétrin qui va se nourrir de ses qualités et nous absorber jusqu'à l'anéantissement de notre existence. Buté et bête je suis, c'est peut-être pour cela que j'ai entrepris ce voyage, je ne veux pas dire que j'ai prévu et planifié, non, j'accompagne, mais au volant, je suis buté mais utile, elle ne dit rien, elle ne se doute bien sûr pas de ce que je pense, tout a été dit de toutes façons, buté, invariablement, rien de plus, donc je ne suis pas allé consulter de psychiatre, ni un autre médecin, ma cuirasse caractérielle je me la garde, après tout elle est bien à moi, comme jamais personne ne l'a été, n'ayant rien d'autre à part elle et ma voiture, et mon appartement que je partage avec quelques contingents de créatures dûment accréditées par une instance supérieure et inconnue, qui, elles aussi, n'ont naturellement pas envie que je consulte, bien sûr que le poids est devenu ma seule consistance, et alors, que je devienne sa chose, mieux, sa forme terrestre, on verra bien, c'est la seule aventure qu'il me reste, je suis buté, j'ai mon sale caillou quoi, le poids donc, il me laisse une signalétique inchangée dans l'ensemble, mais il a presque entièrement gagné mon identité, j'ai un poids qui dit je. Ne me connaissent plus que Christine chez les humains, et qui trouve que je suis buté, bloqué, monomaniaque, obsédé, fou.

Elle ne dit rien, elle regarde le paysage.

Et puis quand bien même j'aurais à sortir le poids de moi ce n'est pas à un psychiatre que je confierais la tâche de l'accoucher mais à une cérémonie *lila* tout à fait adaptée, il n'y a pas à choisir entre le divan et la transe, entre un bureau étouffant taillé dans un appartement bourgeois et un terrain de sable et de rocaille offert au soleil, je préférerais succomber aux sons du luth *hajouj* qui évoquent les pas d'un mastodonte transmis par la terre, une section rythmique à lui tout seul, un corps de bois, de cordes et de peau qui oblige le maître *gnawa* à l'attaquer à mains nues, être abasourdi par le fracas des castagnettes crotales manipulées par un peloton de silhouettes secouées, les pieds fichés dans la terre, presque racinés, scandant non pas la cadence d'une armée triomphante défilant dans les rues

d'une ville arrachée au combat mais la course intime et absolument pas métronomique d'armures en déroute, recevoir du soleil la chaleur qu'il ne peut offrir qu'à une seule personne, être enfin enveloppé, hors de toute canicule, ce mauvais sort qui fait danser de drôles de flammes sur les routes et dont on accuse ce pauvre soleil de l'avoir jeté. Et puis pourquoi me remettre en circulation, en quoi cet acharnement thérapeutique se justifie-t-il, pourquoi ne pas me laisser continuer cette expérience, elle peut se révéler utile à la race humaine, et puis je n'entraîne personne dans ma chute, je me propose comme cobaye, terrain de rencontre, d'essais du moins, de toutes façons d'autres sciences que la médecine des hommes s'occupent de moi, et l'on sait que la science sait y mettre le prix, on subvient à mes besoins, paye mon électricité, m'organise des voyages, on choisit les meilleures barques et on me lâche doucement sur une mer d'huile, je suis alors invertébré, déliquescant, hébété, tout en décharge, toute science sait qu'il me faut ça pour tenir, un cobaye est perdu pour lui-même mais il doit rester en vie pour l'expérience, un cobaye c'est l'expression la plus pathétique de l'individu, dans ces moments le poids ne disparaît pas mais il est retenu, sa mâchoire muselée, il pince de nouveau lorsque je débarque, je vogue sans direction, dispensé de tenir un cap, l'horizon est partout, la lumière inépuisable, l'infortuné soleil comme guide, peut-elle s'imaginer ce que c'est.

Je ne l'amuse plus comme au début, elle s'ennuie manifestement, on se voit toujours sans qu'on n'y puisse rien, un impénétrable déterminisme nous meut, à défaut d'une détermination, me voir lui pèse, elle se retrouve dans l'impossibilité de rompre cette routine, elle compense en me cherchant une utilité, je laisse faire, entreprendre ce voyage, je deviens tacitement son esclave, à mon corps consentant, courbant l'échine, tout entier soumis, traînant, une conscience prise au piège des chairs et des fluides qui les nimber, j'ai ce brouillard givrant dans ma jungle surprise, plongée dans la nuit du palpitant, tantam fibreux qui n'a de maître que celui qui le tient, l'enserre, lui graisse la patte, tellement qu'il en est tout enrobé, il voile sa face et impose la cadence dictée par le poids, les viscères, eux, sont charmés, veines et artères au diapason danseraient avec les organes dans l'espace interstellaire si la peau se volatilisait, ils onduleraient, se contracteraient et déchargeraient, ils ne pourraient pas mordre, moi non plus je ne peux plus mordre, ni elle ni personne, il n'y a plus personne de toutes façons, plus qu'elle, silencieuse, à côté de moi, ajustant ses lunettes noires, vêtue légèrement, il est vrai que jusqu'à présent le beau temps est avec nous, tous ces voyages que j'aurais aimé faire, et celui-ci que je fais et qu'elles m'ont imposé, Christine et sa mère, il est misérable de ne connaître personne mais encore plus misérable de graviter autour de trois ou quatre individus qu'on fréquente par une obligation dissociée de tout motif, entraîné par la sempiternelle spirale qui ne mène jamais vers l'ouverture mais plutôt à l'étranglement sans jamais en finir complètement, du moins jamais assez tôt, les voyages sont des ponts jetés, des grappins lancés sur la terre ferme pour sortir la tête des sables mouvants et inspirer goulûment l'air dont je fus sevré, c'est d'ailleurs une des seules raisons qui me fait

encore estimer cette partie du corps car j'aimerais bien enterrer n'importe où ce qu'il y a dedans pour m'en débarrasser une fois pour toutes mais je sais bien que l'un ne va pas sans l'autre, une thérapie bioénergétique me réapprendrait à respirer, s'empresserait-elle de me signaler, mais elle oublie le poids, il existe, pas dans mon corps mais dans un autre qui m'est tout aussi propre, il est de l'ordre de l'infinitésimal, un ordre puissant, c'est pour cela qu'on ne peut le voir à l'œil nu, chirurgien, boucher, aucun ne peut le révéler au grand jour.

Lorsqu'on rouvre les yeux après les avoir longtemps gardés fermés tout est bleu. Les photos, les affiches restées trop longtemps dans une vitrine ne sont plus qu'une gamme de bleus délavés. Si les morts rouvraient les yeux ils verraient tout bleu. Si je les fermais je les rouvrirais bleus sur notre sortie de route, bleue dégringolade, fugace bleu du ciel avant la rocaïlle et la poussière, mais je ne les fermerai pas, non pas parce que je suis au volant et que je file à plus de 130 km/h, ce qui est en soi une très bonne raison, mais parce que les fermer c'est donner une gangue à l'obscurité liante sous-cutanée, c'est clore la dernière issue, colmater la dernière brèche par laquelle elle pourrait s'affaiblir en fuyant, c'est enfin lui assurer par mon corps son enclave dans le monde, elle s'entretient en me faisant cligner les paupières et se régénère lorsque je les ferme pour m'endormir, de plus en plus épaisse, une mélasse impossible à évacuer, non, l'obscurité liante sous-cutanée ne réside pas dans mon corps mais il se résume à elle, en substance.

Consulter pour savoir m'a-t-elle dit, à quoi bon, et puis j'ai déjà beaucoup de personnel chez moi qui se charge de savoir, le guerrier ne tombe que lorsqu'il découvre sa blessure mortelle, on ne dira jamais assez de bien de l'ignorance, je veux atteindre un état qui me libère de la conscience, un état extatique où je ne serais plus animé que d'un seul principe, d'une seule foi inébranlable qui me rendrait automatiquement intouchable au-delà du corps, qui relèguerait au rang d'accessoires les organes vitaux qui ne tirent leur nom que du pouvoir qu'ils ont de provoquer la mort, purement vulnérable mais intouchable, comme la caste du même nom, pour moi ce terme n'a jamais voulu dire qu'on ne pouvait pas les toucher, une mis en garde contre un risque de contamination ou même de brûlure, mais plutôt qu'on ne pouvait pas lever la main sur eux, comme si leur extrême vulnérabilité leur conférait un pouvoir extraordinaire, l'état de grâce.

La route est dégagée, elle suit le littoral, toujours un peu courbe, plaquée contre la paroi qui est toute déchiquetée, une multitude de petits sommets qui se montent les uns sur les autres, les lignes sont un bon guide, un peu ondulantes. Au milieu des lignes blanches une paire de traces noires, d'abord parallèles aux autres puis très vite virant, se détachant avec violence, se retournant sur elles-mêmes, coupant les autres, puis s'évanouissant, rien dans le paysage, la voie, l'équipement, où sont donc les personnes, les accidentés. Quand la tôle est encore là le trafic est ralenti, c'est là le malentendu, on croit que les gens roulent lentement pour regarder plus attentivement. Bien sûr, certains en profitent, comment le savoir. Je roule sur les traces. Les a-t-elle vues, réalise-t-elle que je lui rend un grand service,

je roule pour elle. Presque. Elle a l'arrogance de ne pas faire attention aux traces. Je ne suis pas leur trajectoire, évidemment. Sa chair est bien tenue dans ses vêtements, elle doit y être bien, je ne fais jamais attention aux vêtements, il est vrai que je ne fais plus attention à grand chose mais je conduis, je fais ce grand voyage pour elle, pour lui rendre service, elle semble ignorer cela comme elle ignore ces traces, elle ignore ma voiture, elle refuse de voir que je ne suis pas les traces et que c'est pour cela qu'on est encore en vie, elle pourrait proposer de payer le péage plutôt que le repas de midi, c'est toujours cher au bord des autoroutes, c'est certes amusant de manger dans une passerelle entre aucuns mondes juste au-dessus de l'autoroute, loin de chez soi, de sa ville de départ et loin d'être arrivé, si loin des deux qu'il faut s'arrêter, fatigué de la longue route déjà faite, épuisé d'avance en pensant à celle qui reste, mais c'est trop cher malgré tout, le spectacle ne vaut quand même pas ce prix-là, et puis je n'ai pas faim, jamais le mouvement ne s'interrompt, prochaine sortie, entrée, dessert, café, pousser, repartir, pas besoin de se forcer, les portes s'ouvrent toutes seules, pourquoi je me laisse imposer tout cela, je suis suivi par le chien de l'enfer, c'est lui qui le transporte, le principal en tout cas, j'invoque le surnaturel tous les jours, c'est à désespérer d'y croire, les créatures ne manquent pas pourtant, trop nombreuses, incompétentes, elles se défilent, elles ne répondent jamais, pas plus que d'autres administrations, elles me fuient elles aussi je suis bien seul, sans aucun recours. Rien ne me tue, rien ne me kidnappe. Pour qui me prend-elle. Heureusement que je possède encore cette voiture pour nous véhiculer, on ne sait jamais si elle va partir le matin mais elle est toujours là, je ne l'ai pas cédée pour destruction, elle lui est bien utile à présent.

L'œil glauque, où est-t-il donc, où peut-il se trouver, quelle histoire suis-je en train d'imaginer, un œil glauque, celui d'Anselmo Guttierrez Dande déterré, comme pour réaliser qu'il était mort, condamné à revenir en cadavre virtuel dans le ressac perpétuel de mes souvenirs, l'œil bien ouvert cette fois. Quelle imagination. Une imagination irradiée, en décomposition, moussante et non effervescente, à la botte de l'organisation, dopée, intubée, entretenue pour la propagande, elle combine, intervertit, jette au panier, je n'y trouve pas mon film. Un œil glauque me dit-elle et me voilà en train de regarder autour de moi, de chercher où il peut bien se nicher, dans les arbres peut-être, dans ces arbres qui bordent la route, c'est le soleil, petit pois incandescent, c'est lui, je l'ai retrouvé, un peu discret sur ma gauche, intermittent, pas un signal, juste une pulsation, sans message, rafraîchissante, dangereuse car elle endort les conducteurs, ceux de l'accident peut-être, pas moi, Christine ne bouge pas, je commande la machine à faire défiler les arbres, tous ces moments où je pourrais défaillir, où un voile tombe brusquement parce qu'on a tourné la tête un peu trop vite. Je pourrais nous précipiter dans le vide béant sur ma droite, je pourrais la faire mordre par ma voiture, j'y resterais aussi, sacrifice inutile, je conduis, j'ai accepté, je la mène à bon port, c'est l'occasion de sortir, je ne veux pas noyer le poisson, cela ne cache pas que je n'ai pu lui refuser, et à sa mère non plus, je pouvais dire non, surtout à sa mère, cela m'aurait pro-

curé une certaine satisfaction, dire non à cet ensemble qui fonctionne parfaitement, rien n'indiquait non plus qu'il fallait que je refuse, je n'avais pas d'envie, de rien, pas de volonté, une fois de plus, une phrase de plus, elles s'accumonnent comme je disais enfant, ainsi le poids prospère, amasse sa richesse, c'est mon châtement, je ne sais pas pourquoi, j'ai oublié mon procès, peut-être n'a-t-il jamais eu lieu, instruction infinie pour mon ignorance totale, je ne saisis aucune justice, que les créatures se rasurent, de toutes façons elles savaient bien que je ne ferais rien, je suis cliniquement vivant, les yeux ouverts, me donnant à voir comment mon corps peut encore me trahir à chaque instant, en ce moment même, en conduisant contre mon gré, contrarié, peu fiable, le meilleur moyen de nous expédier dans le ravin, sauter au cou du ciel avant de tomber de haut au fond de la vallée l'arrivée sans que ce grand bêta de soleil n'y puisse rien, une vallée qui attend sa proie, la gueule immense, longue, tordue, acérée, nous laisserons les mêmes traces au sol que ceux qu'elle a avalés tout à l'heure, les pleins et les déliés d'une écriture violente et fruste.

Un plateau entièrement désert, quelques rares nuages projettent une ombre effilée sur la sécheresse du sol, pas encore de ville, j'ai oublié le nom de celle où l'on doit se rendre, j'attends qu'elle le repère sur les panneaux, lorsqu'on en verra, il n'y a toujours qu'une seule route, sa mère a beaucoup insisté, j'étais la seule personne en qui elle pouvait avoir confiance, qu'elle ne laisserait jamais Christine à n'importe qui, il suffit d'un peu de flatterie, j'ai accepté, j'ai dit oui à tout, les bras ballants, oui à sa vision des choses, c'est devenu la mienne, mais si je commence à scruter les panneaux pour l'instant invisibles je risque de faire un écart, une erreur fatale, sa mère dira qu'elle le savait, qu'elle n'aurait jamais dû la laisser partir avec moi. Elles m'ont bien bouffé et après avoir mangé la chair elles crachent le noyau, le poids, voilà ce qu'on me laisse.

Elle est à mes côtés mais nous ne sommes pas ensemble, elle me juge sans rien dire, avec son œil glauque que je n'ai pas longtemps pris pour le soleil capricieux dans une trouée de feuillage, les arbres ne sont pas cléments, pour penchés qu'ils soient, envers un esseulé, ils ont jalonné notre route comme un cordon de sentinelles veillant à ce qu'il ne me prenne pas de dévier, de lui fausser compagnie, mais elle sait bien que j'en serais de toutes façons incapable. Et maintenant ce plateau sans charme, sans paysage, cette route interminable se jetant dans l'estuaire du vide, si je parle sous l'eau ou n'émetts qu'un seul son des bulles à la peau épaisse reviendraient à la surface, l'air rendu à l'air, il n'y aurait rien à entendre.

Quelque chose nous relie, ce n'est pas le sang, ce sont les veines elles-mêmes. Fin du voyage.

Plus long que prévu. Tellement long que j'en suis venu au sommeil. Allongé dans ma baignoire, le repos sans les maladies, je pense qu'on les a écartées aussi, elles m'auraient déjà emporté, mes défenses naturelles ont été enfoncées, retournées, elle me grognent après maintenant qu'elles ont changé de camp. Trop long, j'en ressors terrassé sans avoir combattu, bordé de la mousse de l'escar-

got piqué dans sa chair la plus vulnérable, lové dans une coquille mon corps entier refuse de me livrer sa blessure et de verser une larme, il sait pourtant que je ne lui en voudrais pas. Allongé, gisant, en suspension dans le bain, blessé sans marque, rien que la tête et les genoux hors de l'eau. Les joints entre les carrelages sont faits de crocodiles qui ne dorment que d'un œil, je peux toucher leur ventre mou du bout du doigt. Ils me prêtent une barque pour faire quelques escapades de temps en temps, ils ont souhaité que je la baptise, non sans ironie, ils savent que je ne m'accroche qu'à ce qu'il y a de plus insignifiant, je l'ai donc appelée la barque négative, à l'inverse d'une vraie barque voguant sur une immensité d'eau la mienne en est remplie et, solidement amarrée aux murs de ma salle de bains par les tuyaux d'aller et retour, me laisse divaguer, droit devant, c'est-à-dire en poussant et tirant inlassablement mon unique aviron de la droite vers la gauche, je ne peux faire que compliqué, les baignoires n'ont plus de pieds comme avant, je n'ai pas connu le temps où elles trottaient, elles sont toutes en sarcophage maintenant et je me demande si le regard, au contraire de servir à inspecter la tuyauterie, ne serait pas un autre espion de l'obscurité liante sous-cutanée, la récréation à bord de ma barque négative s'achève, le bain se retire comme un domestique sous les ordres de quelqu'un d'autre et pas comme une vague après vous avoir jeté sur le sable, mais c'est parce qu'on l'aura attaquée, c'est une défense, ce n'est pas la même chose et puis elle revient toujours à la charge, elle ou une de ses sœurs. Le bain évacue les lieux avec la certitude de ceux qui ont accompli leur mission. Ce n'est pas pour moi un lavement, ni un lavage, c'est un milieu, peut-être conducteur, comme celui qu'on appelle Marie, peut-être juste coquille et mousse, donc blessure, et moi allongé j'atteste, les bras flottant en partie, émergeant par endroits en écueil, le bain porte encore ma peau et mes os, les fait jouer un peu mais il fuit, se jette dans le néant de la ville souterraine, dans les abîmes qui fissurent mes songes. Bien sûr j'ai peur, mais surtout du poids qui se réincarne, qui réhabilite la contrainte par corps, le mien. J'étais nu et détendu dans le bain, pas Marie mais Christine, je commence à redevenir matériel, à poil, couvert d'un autre milieu qui pèse. Ce n'est pas la baignoire qui fuit, il ne faut pas se tromper, c'est le bain, et sans remords, sous mes yeux, la conscience tranquille, je serai donc toujours le seul à ne pas l'avoir sans savoir pourquoi, je ne dirai pas qu'il rapetisse mais par contre, moi, je me sens grandir, trop grand dans cette baignoire, comme un éléphant mais sans l'idée de rondeur, trop grand, trop allongé, anguleux, encombrant avec des segments qui dépassent même repliés les uns sur les autres dans ce qui reste après avoir donné une décoction. Lorsqu'il passe en dessous de la poitrine c'est le seul moment agréable, je respire quand même mieux, à cet endroit je suis presque à plat, juste en-dessous de la surface, c'est comme une main qui me relâche et me caresse le torse ou me passe un baume pour se faire pardonner de m'avoir étreint ainsi, une main au-dessus d'un regard qui partirait de plus bas, un peu malicieux tout de même, comme pour me dire que l'étreinte qui m'attend sera pire, je ne peux pas encore trop lui en vouloir. Puis le ventre affleure, première

alerte sérieuse, ce petit crâne mou planté de petits poils recourbés, le voici qui déchante, décompense, il retrouve son système, ses gaz, ses gargouillis, ses appareils qui s'affalent en désordre, la vidange se poursuit, je me recouvre de la crasse qui s'était détachée, mon ventre se dépose sur lui-même, il déprime comme un ballon, les poils plaqués, quelques bulles prisonnières, des particules retombées, j'ai du mal à me sentir lavé, l'angoisse me serre de près, c'est elle le poids qui revient, c'est la réalité pénible contre laquelle je me cogne, c'est ce qui pèse sur la terre et les épaules, c'est la force poids, l'oppression à laquelle il faudrait résister, les muscles sont perpétuellement sollicités, je recommence à transpirer, prêt à produire ma propre saleté, de ma peau s'élève une odeur chaude, une haleine forcément mauvaise, le bain était chaud, il a refroidi, ses vertus se sont éventées, haleine parce qu'il y a cette bouche et cette eau qui tourne autour et qui se fait engloutir, le bain fuit donc et sans varier de vitesse, sans remous comme j'ai dit, j'y étais bien, je m'y suis endormi, mon corps pris en charge par d'autres forces opposées à celles du poids, libéré d'avoir à résister, et puis la chaleur enveloppante qui me fait croire en ma bonne étoile, mais voilà je me suis réveillé, mon bain se replie dans tous ces tuyaux, sous la ville, derrière, cachés soigneusement, impossibles à suivre, je sens encore que je peux glisser, mais cela ne durera pas longtemps, je m'étais calé et je me suis endormi, maintenu à la surface comme dans un petit coin de port la nuit, pas amarré, juste contenu, un corps-mort en jargon nautique, la salle de bain est très éclairée mais aucune similitude avec les éclairages d'un port ou même la lumière du jour, elle est désespérément éclairée, il faut dire que sans fenêtre cette pièce est perpétuellement sans jour, c'est le lot d'un grand nombre de salles de bain en appartement. Pas vraiment contenu, c'est proche de retenu, juste un corps collé au bord, c'est tout simplement une loi des sciences physiques, même jeté en plein océan on finit toujours par revenir au bord, on est toujours sous le coup de plusieurs lois, le poids en est une à laquelle on ne peut déroger, à part dans le bain, j'ai beau le prolonger il finit par me quitter, le poids m'a fait ramener. J'en faisais couler de très chauds, j'y pénétrais avec difficulté, il fallait au moins cela pour tout brûler, tout décoller, surtout l'invisible, les odeurs, les pieds, le sexe, les aisselles, tout disparaissait, oui, et même sans frotter, mais quand le bain à son tour s'en va tout retombe pêle-mêle, le bain se dérobe et l'ordre qu'il imposait avec. J'y entrais les jambes puis je m'asseyais pour plonger mon ventre, je pissais aussitôt mais il y avait tant d'autre eau, je voyais ce petit spectre un peu plus jaune vibrer en silence, régulièrement se diffuser, troubler légèrement autour de lui comme un retournement de nuage, une onde entrelacée dans d'autres, j'y étais ensuite tout entier, immédiatement je retrouvais la pression sur le torse, mais le reste allait si bien, je m'y suis endormi. Je le faisais couler et maintenant c'est lui qui coule. La chaleur a pâli, elle est bien timide et effacée. L'eau que je projetais de la pomme de douche pour faire partir une petite araignée ou quelques poussières avant le bain n'était pas une eau qui fuyait, je la lâchais sur ces indésirables, elle se lançait à leur poursuite, rageuse, des saletés absolument pas bienvenues dans la baignoire. Mais

le bain s'éloigne, la masse d'eau uniforme a laissé place à une foule de gouttes, le temps du bain est passé, mais moi je suis toujours là, déposé, non plus étendu mais gisant, nu, au fond de la baignoire, le bouclier d'eau s'est lézardé, l'eau ruisselante m'abandonne, la surface a rejoint le fond, le volume se résume en réseaux qui se rétrécissent et meurent aussi, mon ventre enfin échoue comme une méduse, au-delà de l'alerte, il n'y a plus rien à faire, le bain coule plus vite qu'il ne s'évapore, il est passé sous mon sexe, mes bourses pendent comme vidées, restent mes testicules qui tirent, je suis aveugle, l'heure est venue d'autre chose, je suis toujours là pour encaisser, la bonde glougloute interminablement, je reste là, ils m'ont donc repêché, j'avais dormi longtemps, un peu trop, d'où cette boue dans la bouche, la boue, dernière étape de l'eau avant l'assèchement, comment se sentir propre avec ce fumet tiède, le bout des doigts un peu bouillis, les circonvolutions des empreintes digitales gonflées, caricaturales, soufflé d'un autre moi-même, personnage imaginaire poussant sous la peau, le bain m'a abandonné, des petits filets ferment la marche, l'eau n'est plus un élément, les gouttes, accrochées aux parois, lâchent prise une par une et retrouvent le chemin du néant, une population microscopique prisonnière de quelques plis, mes membres font barrage, j'en libère en bougeant imperceptiblement, il serait absurde de croire que je peux encore retenir quoi que ce soit, le milieu a changé, faire un mouvement me paraît étrange comme un premier pas, mes égratignures ont séché, c'est maintenant un archipel de petites croûtes qui tiraillent ma peau à leur bordure, une Atlantide dont l'émergence annoncera toujours le retour de la trivialité. Je ne suis que pesanteur pourtant je n'aurai pas la chance d'être englouti comme un continent fabuleux, la terre ou les épaules ne s'enfoncent pas sous le poids. Le bain s'est laissé aspirer, s'est carapaté en siphon, il est à des kilomètres d'ici, de tuyaux en rivières souterraines, de ruisseaux en canaux et du fleuve à la mer.